

# LA REVUE RÉFORMÉE

*SOLI DEO GLORIA*

Jean CALVIN



## LA NATIVITÉ

### II. Le Cantique de Marie

Prédications sur l'Évangile selon Saint Luc I, 39 à 56

# LA REVUE RÉFORMÉE

REVUE THEOLOGIQUE ET PRATIQUE

à l'usage des fidèles, des conseillers presbytéraux et des pasteurs

publiée par la

SOCIÉTÉ CALVINISTE

Avec la collaboration de pasteurs, docteurs et professeurs  
des Eglises réformées françaises et étrangères.

COMITÉ DE RÉDACTION

Jean CADIER — Pierre COURTHIAL — Jean HOFFMANN

Pierre MARCEL — Michel RÉVEILLAUD

André SCHLEMMER — A.-M. SCHMIDT

Directeur : Pierre MARCEL

Rédaction : 8, rue de Tourville, ST-GERMAIN-EN-LAYE (Seine-et-Oise), France

**ABONNEMENTS, ENVOIS DE FONDS ET DON**

**se référer page 3 de la couverture**

PRIX DE CE NUMÉRO : 235 francs.

(Franco de port et 15 % de réduction sur toute commande de numéros spéciaux de  
« La Revue Réformée » — voir page 4 de la couverture — adressée directement  
à notre Trésorier : voir page 3 de la couverture)

A NOS ABONNÉS

*Le présent numéro est le premier de l'année 1957, Tome VIII.*

*Renouvelez et réglez dès maintenant votre abonnement pour 1957.*

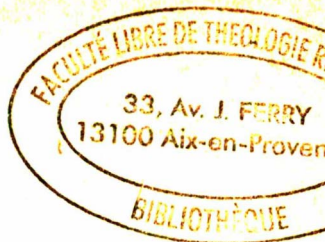
*Merci.*

— Les abonnements partent toujours du premier numéro de chaque tome (année ordinaire).

— Tout abonnement qui n'est pas résilié au 31 décembre (par lettre adressée à l'Administration de la Revue) est considéré comme valable pour l'année suivante.

— Les abonnements doivent être réglés dans les six premiers mois de l'année. Les frais de rappel (30 francs) sont à la charge des abonnés.

Dans la même collection :



## **Jean CALVIN**

### *Sermons sur la mort et passion du Christ*

Sept sermons sur la Prophétie d'Esaië 53, *Revue Réformée*, 1951, 120 pages ..... Librairies : 295 fr.  
(255 fr. franco pour toute commande directe, cf. couverture, page 3).

## **LA NATIVITÉ**

I. **L'annonce faite à Marie et à Joseph**, *Revue Réformée*, N° 28, 1956 ..... Librairies : 290 fr.

II. **Le cantique de Marie** (présent fascicule), *Revue Réformée*, N° 29, 1957 ..... Librairies : 235 fr.

### **A paraître ultérieurement :**

III. **Le cantique de Zacharie** ..... Librairies : 290 fr.

IV. **La Naissance du Sauveur** ..... Librairies : 235 fr.

Les quatre fascicules de « La Nativité » de Jean CALVIN, commandés et réglés directement à nos bureaux : **875 fr. franco**. (Trésorier : M. Jean MARCEL, 23, rue de Tourville, Saint-Germain-en-Laye, S.-et-O. Compte postal Paris 7284-62).



## PREMIER SERMON\*

### **Evangile selon Saint Luc, I, 39 à 44**

*39. Or en iours-la Marie se leva, et s'en alla hastivement aux montagnes, en une ville de Iuda, 40. Et entra en la maison de Zacharie, et salua Elizabeth. 41. Et adveint que quand Elizabeth eut ouy la salutation de Marie, l'enfant tressaillit en son ventre, et fut Elizabeth remplie du saint Esprit. 42. Et s'escria à haute voix, et dict, Tu es benedite entre les femmes, et benit est le fruit de ton ventre. 43. Et d'où me vient ceci que la mere de mon Seigneur vienne à moy ? 44. Car voyci, incontinent que la voix de ta salutation est parvenue à mes oreilles, l'enfant a tressailli de ioye en mon ventre.*

**(Luc I, versets 39 à 41)**

L'Ecriture nous exhorte partout, non seulement de reconnaître en nos cœurs les grâces que nous avons reçues de la main de Dieu, et que chacun fasse cela en secret, mais aussi que nous lui rendions témoignage devant les hommes, afin que son nom soit glorifié, et aussi que nos prochains soient incités par notre exemple à ce faire. Car il y en a beaucoup qui font semblant de prêcher les biens de Dieu, toutefois il y aura de l'ambition et de la vanterie mêlées parmi. Tant y a que cela n'empêche point que les fidèles ne s'acquittent de leur devoir : c'est qu'après avoir été touchés en leur cœur, pour reconnaître combien ils sont obligés par Dieu, ils s'incitent pareillement les uns les autres, afin qu'il y ait un commun accord entre nous. Et de cela nous en voyons ici l'exemple.

Car la vierge Marie a entrepris le voyage vers sa parente Elizabeth, non pas pour trotter sans raison ni utilité, mais afin que Dieu fût tant plus magnifié et d'un côté et de l'autre, car il y avait aussi une occasion nouvelle de se confirmer en la foi. Car, bien qu'il nous faille croire et acquiescer simplement à la Parole de Dieu, et fermer les yeux à toutes les choses qui nous pourraient détourner dans le doute et à la défiance, néanmoins, quand Dieu nous confirme sa Parole par effet, et que non seulement il ouvre la bouche pour nous enseigner, mais aussi qu'il a sa main étendue pour nous montrer sa vertu, il ne faut point que nous méprisions une telle aide. Car notre Seigneur a pitié de notre faiblesse quand il ratifie ainsi sa Parole, et qu'il montre qu'elle n'est pas vaine, mais qu'elle a son exécution.

Voilà donc en somme deux choses que nous avons à noter en la vierge Marie : c'est en premier lieu qu'elle ne s'est pas contentée de louer Dieu de ce qu'il s'était montré si favorable envers elle, qu'il lui avait envoyé son Ange du ciel, et qu'il l'avait élue et choisie pour porter le salut du monde, mais elle a voulu que cela fût connu plus loin, et elle s'est adressée à Elisabeth, parce qu'elle avait là entrée et ouverture plus grande que si elle eût déclaré par-ci, par-là qu'elle avait conçu le Fils de Dieu. Car qui est-ce qui eût ajouté foi à son dire ? Cela donc eût été exposé à moquerie ! Voilà pourquoi elle s'en tait. Mais parce que Dieu les a conjointes ensemble en diverses sortes, qu'elles ont le parentage commun, et puis qu'Elisabeth, étant stérile et déjà caduque de vieillesse, a obtenu cette bénédiction spéciale de porter un enfant outre l'ordre de nature, et que la sainte Vierge a conçu le Fils de Dieu par un miracle incompréhensible : voilà pourquoi elle vient à Elisabeth, pour lui déclarer comme Dieu a besogné aussi envers elle.

Mais parce que la vue d'Elisabeth lui pouvait beaucoup profiter, elle y est aussi venue afin de nourrir sa foi. Car bien qu'elle eût déjà pris racine vive ; bien qu'elle eût déclaré : *Voici la servante du Seigneur*, et qu'elle eût accepté cette sentence de l'Ange, *que rien n'est impossible à Dieu*, voire de ce qu'il a prononcé : toutefois elle a connu son infirmité, et n'a point voulu rejeter ce qui lui pouvait servir à plus ample confirmation.

Ainsi donc, que nous soyons enseignés par son exemple, quand Dieu nous aura donné quelque signe de sa faveur, de lui être témoins envers les hommes, et non seulement pour lui rendre confession de langue (qui est un sacrifice qu'il requiert de nous), mais aussi afin que chacun soit édifié par nous, et que nous nous incitions mutuellement les uns les autres, voire par un commun accord et une mélodie <sup>1</sup>, de sorte que le monde entier résonne les louanges de Dieu. Voilà ce qu'il nous faut faire, nous gardant de toute vanité. Car nous verrons beaucoup d'hypocrites, qui raconteront par-ci, par-là les louanges de Dieu, et même ils prêcheront les bienfaits qu'ils auront reçus de lui : mais ce sera que pour se faire valoir et priser. Ils diront bien : Dieu m'a fait cela, Dieu a besogné en telle sorte envers moi ! mais il n'y aura nulle simplicité : ils voudront seulement acquérir réputation devant les hommes. Gardons-nous d'une telle vanité, et cheminons en cette simplicité, à savoir que tout le bien soit attribué à Dieu seul. Et quand nous parlons de ses œuvres, que ce soit pour montrer combien nous sommes tenus à lui, et que par sa bonté gratuite il nous a élargi tout ce que nous recevons de sa main. Voilà en somme ce qu'il nous faut apprendre en premier lieu de ce passage.

En second lieu, quand notre Seigneur nous présentera des aides pour nous faire avancer de plus en plus en la foi, que nous appliquions

<sup>1</sup> Harmonie de sentiments.

cela à notre profit. Car nous sommes bien aveugles si nous ne connaissons qu'il y a toujours quelque reste d'infirmité en nous. Et de fait, bien que nous embrassions la Parole de Dieu avec toute certitude, bien que nous lui fassions cet honneur de le tenir pour fidèle, et d'être tout persuadés que, nous attendant à lui, jamais nous ne serons frustrés : toutefois, nous serons encore empêchés parfois. Et cela nous montre que le diable nous dresse et suscite toujours quelques tentations ; et alors nous connaissons mieux comme nous sommes éloignés de cette fantaisie<sup>2</sup> que nous avions conçue en nous, d'être assez forts et robustes, et que nous avons besoin de nous munir de ce qui nous peut avancer dans la foi. Comme quand Dieu besogne tant envers nous qu'envers nos prochains, que nous connaissions qu'alors il scelle sa Parole, pour nous ôter toute occasion d'en douter. Voilà comment il nous faut regarder la main de Dieu d'un côté, et écouter de l'autre sa Parole.

Il est vrai qu'il nous faut avoir les yeux fermés, quant à tous objets de ce monde qui nous pourraient détourner de nous reposer en Dieu et en ses promesses. Car il est certain que si nous voulons entrer en conseil avec notre sens naturel, si nous en voulons juger selon les apparences, que toujours nous serons en branle, et jamais Dieu n'aura son autorité envers nous telle qu'il le mérite. C'est pourquoi, que la Parole de Dieu nous soit pour une vérité certaine et infaillible. Car les hommes opposeront toujours : Voire ceci, voire cela ! Mais de notre côté ayons toujours les yeux fermés à ce qui nous peut empêcher de croire en Dieu. Cependant il nous les faut ouvrir à ce qui nous peut servir pour bien contempler ses œuvres. Et cela sera pour nous faire conclure qu'il est puissant d'exécuter ce qu'il nous aura dit. Voilà, dis-je, comment notre foi sera aidée par de tels moyens : à savoir, quand nous aurons bien écouté Dieu, et que nous aurons acquiescé simplement à sa Parole, qu'aussi nous regardions comment il besogne tant envers nous, qu'envers nos prochains ; et que tant d'exemples qu'il nous donnera, nous servent pour nous faire encore tant mieux fier en lui. C'est la leçon qui nous est ici montrée par la sainte Vierge.

Or il n'y a doute qu'elle n'ait eu difficulté de venir *en cette ville de Juda*. Car quand il est récité que c'était *une ville en pays de montagnes*, c'est pour montrer que le voyage était encore plus lointain que celui de Jérusalem. Or nous savons qu'une jeune fille ne pourra pas aller par les champs, si elle n'a compagnie. Car il peut y avoir des surprises et des difficultés plus grandes que pour un homme. Tant y a que la sainte Vierge n'épargne rien pour se pouvoir réjouir en la grâce de Dieu, avec celle qui avait aussi expérimenté que Dieu lui était favorable et propice à son endroit ; et puis, afin de recevoir accroissement en la foi de ce que pareillement Elisabeth était enceinte

<sup>2</sup> Imagination.

en cet âge où elle devait être stérile, encore que de son temps elle eût porté des enfants. Voilà donc comme il nous faut efforcer à bon escient de profiter en toutes les œuvres de Dieu.

Là-dessus il est aussi récit<sup>é</sup> *que sitôt que la vierge Marie a salué Elisabeth, l'enfant a tressailli en son ventre*, à savoir Jean-Baptiste qu'Elisabeth portait. Or il est vrai que c'est une chose naturelle, qu'une femme sentira son enfant si elle se réjouit, s'il lui advient quelque chose, comme si à l'opposite il lui advient quelque effroi. Mais ici il n'y a point ce mouvement naturel ; et aussi Elisabeth déclare qu'elle n'a point eu cela pour quelque réjouissance dont elle ait été ravie et émue. Mais elle connaît que le Saint-Esprit a besogné en son enfant, encore qu'il n'eût nulle raison. Car il ne faut point que nous entrions ici en dispute, si Jean-Baptiste a déjà pour lors reçu le Saint-Esprit pour se mouvoir, comme s'il voulait faire une révérence à son Sauveur. Mais il suffit que Dieu, par sa vertu secrète, l'a incité, comme il usera de ses autres créatures, où il n'y a ni raison ni sentiment. Il est vrai aussi que nous ne devons pas nier que Dieu n'ait besogné par son Saint-Esprit, pour que Jean-Baptiste, étant ainsi au ventre de sa mère, reconnût notre Seigneur Jésus-Christ, non pas d'une distinction certaine, mais d'une façon qui nous est étrangère et inconnue quant à nous. Quoi qu'il en soit, cela nous doit suffire, que déjà Dieu a rendu témoignage à la Vierge et à Elisabeth, que vraiment le fruit qu'elle portait était le Fils de Dieu, puisque Jean-Baptiste, qui n'était point encore venu au monde, et qui était une petite créature dans le ventre de sa mère, a senti la majesté divine qui était en un enfant, lequel à grand-peine était conçu. Car déjà, quand le message fut porté à la Vierge, Elisabeth était enceinte de six mois. Il faut bien donc que la vierge Marie y soit venue bientôt après, et n'y a doute qu'elle n'a jamais eu de repos, ni de contentement, jusqu'à ce qu'elle soit venue recevoir cette confirmation de sa foi, et qu'elle soit aussi venue sacrifier à Dieu la louange qu'il méritait d'une œuvre si excellente.

Et voilà pourquoi saint Luc dit notamment *qu'elle y est venue hâtivement*. Il ne se contente point de dire qu'elle a entrepris le voyage, mais signifie qu'elle a rompu tous les empêchements qui la pouvaient retenir et retarder, comme si jamais elle ne fût venue à temps pour se réjouir, et pour se mieux certifier en ce que déjà elle tenait pour véritable, d'autant qu'elle était bien résolue que ce message lui avait été apporté de l'Ange au nom de Dieu. Voilà donc encore une circonstance que nous avons bien à noter, que cette hâte et ardeur de la vierge Marie. Mais nous verrons ci-après, comment Dieu aussi n'a point permis que ce voyage fût inutile, et qu'il lui a donné plus qu'elle ne pouvait espérer, et qu'elle n'avait attendu ; c'est que Jean-Baptiste dès lors a été témoin. Il est vrai que Dieu l'avait député à cet usage-là ; il l'avait déjà choisi en son conseil éternel, afin qu'il fût le héraut de notre Seigneur Jésus-Christ, et qu'il marchât devant lui,



pour lui faire place ; qu'il préparât les Juifs à le recevoir comme le Sauveur qui leur était promis. Mais il n'avait pas encore cette charge et cet office. Voilà donc Dieu qui besogne déjà, et fait que Jean-Baptiste commence d'être le héraut de notre Seigneur Jésus-Christ. Il n'a point parlé, il ne peut point voir : mais cependant ce mouvement que sa mère a senti est comme un son de trompette, et il faut qu'elle connaisse avec la Vierge, que la majesté divine de notre Seigneur Jésus-Christ a été dès lors prouvée.

Or cela ne s'est point fait pour ces deux femmes seulement : c'est pour notre instruction aussi bien ; et voilà pourquoi cela est écrit. Connaissions donc que Dieu a manifesté déjà pour lors tant à la vierge Marie qu'à Elisabeth, que le fruit qui était au ventre de la Vierge, était le Rédempteur du monde, afin qu'aujourd'hui nous sachions qu'il n'y a nulle excuse, si nous ne l'acceptons paisiblement, pour mettre en lui toute la confiance de notre salut, vu qu'il a été ainsi prouvé par des miracles. Et bien que ces choses aient été inconnues du monde, d'autant que nul n'était capable pour lors de recevoir un tel témoignage de Dieu, aujourd'hui nous avons à en faire notre profit. Il est vrai que deux femmes ne sont pas de grande estime, sinon que nous regardions en quelle qualité Dieu les a mises. Mais quand nous savons qu'il leur a révélé un tel secret, afin qu'il fût publié par leur moyen, et que nous en fussions tous confirmés : que nous connaissions que Dieu a parlé par leur bouche, et qu'il a voulu qu'on les écoute en toute révérence, comme si des Anges étaient venus du ciel. Voilà ce que nous avons encore à retenir.

Et pour cette cause notamment saint Luc ajoute, *qu'Elisabeth a été remplie du Saint-Esprit* : c'est afin que ce qui nous sera récité ci-après, ne soit point pris comme d'une femme, mais comme de celle à laquelle Dieu a donné le don de prophétie, et qu'il a élevée en cette dignité, comme s'il voulait être écouté en sa personne. Voilà donc ce que signifie *qu'elle a été remplie du Saint-Esprit*. Or il est bien certain qu'elle ne pouvait pas cheminer en une telle sainteté, que l'Esprit de Dieu ne la gouvernât. Car tous les sens de notre nature sont inimitiés contre Dieu, comme dit saint Paul <sup>3</sup> : et nous ne saurions rien faire qui soit bon et juste, sinon en tant que le Saint-Esprit besogne en nous. Ainsi donc il fallait bien qu'auparavant Elisabeth fût pleine du Saint-Esprit, vu qu'elle menait une vie sainte avec son mari, et qu'ils étaient comme deux miroirs de toute perfection parmi les hommes ; mais cependant il est ici parlé d'un don extraordinaire, et il nous faut prendre ce mot *d'Esprit*, pour le don de prophétie, comme il est dit de Zacharie, quand saint Luc veut montrer comment il a fait le cantique soudain à la naissance de son fils : car là il est dit qu'il a été rempli du Saint-Esprit. Autant en est-il dit d'Anne, la prophétesse, et de Siméon. Mais quant à ce passage, voilà en somme ce

<sup>3</sup> Romains 8 : 7 ; Galates 5 : 20.

que nous avons à retenir : c'est qu'Elisabeth, afin de mieux confirmer la vierge Marie, a reçu un nouveau don, qui auparavant ne lui avait point été fait, à savoir qu'elle a parlé au nom de Dieu, et non pas de son autorité privée ; elle a parlé, non point de sens humain, ni par conjecture, ni selon son opinion, mais elle a eu comme l'office d'un Ange, pour dire : Voici ce que Dieu m'a révélé, voici ce que j'apporte, voire en son nom, et dont il m'a donné la charge.

Or ici nous avons à noter que les dons de Dieu non seulement sont distribués en diverse mesure, comme saint Paul en parle <sup>4</sup>, mais aussi qu'au besoin notre Seigneur élargit envers nous, et ajoute plus qu'il n'y avait eu auparavant, selon que la nécessité le requiert. Nous voyons comme Saül, étant élu Roi, a été comme un homme nouveau <sup>5</sup>. Et pourquoi ? L'Esprit de Dieu l'a rempli, afin qu'il pût s'acquitter de son devoir. Car Dieu n'avait point fait cela pour le regard de sa personne, mais pour le salut et le bien commun du peuple. Ainsi en est-il même de tous les enfants de Dieu. Ils ne seront point délaissés, que Dieu ne leur assiste puissamment, selon qu'il voit qu'il en est besoin. Car quelquefois nous serons débiles : mais si Dieu nous appelle au combat, et qu'il veuille que nous bataillions pour sa querelle <sup>6</sup>, alors il nous donnera force nouvelle ; et on verra ceux qui pour un temps auront été destitués de la grâce, si Dieu puis après les veut employer à son service, les voilà tout changés, qu'on sera ébahi comme ils se portent si vertueusement <sup>7</sup>. Et qui est cause de cela ? C'est que notre Seigneur non seulement, comme j'ai dit, distribue, selon la mesure qu'il voit être expédient à chacun, les dons de son Saint-Esprit, mais qu'il besogne en chacun de nous, tantôt plus amplement, tantôt en se restreignant, afin que nous connaissions que tout procède de cette source-là, et que nous ne dépendions que de lui. Et quand il nous aura fait quelque grâce, que nous sachions qu'il l'a toujours en sa main, pour la retirer quand il lui plaira. C'est pourquoi, que nous cheminions dans l'humilité, que nous le priions qu'il continue ce qu'il aura commencé en nous ; et quand il lui plaira de nous exercer en des choses difficiles, et qui surmontent nos forces et facultés, qu'il ajoute de plus en plus les grâces qui y sont requises, et que nous ne trouverons point en nous, sinon qu'elles nous viennent gratuitement de lui.

Voilà donc encore ce que nous avons à retenir, quand il est dit qu'Elisabeth a été remplie du Saint-Esprit : c'est pour confirmer la sainte Vierge, qui était venue comme à l'école. Bien que déjà elle eût bien profité à l'école de Dieu, toutefois elle reconnaît qu'il n'y avait point en elle une suffisance telle qu'elle n'eût besoin que Dieu lui tendit la main. Et parce qu'elle a cherché, elle a trouvé. Connaissions

<sup>4</sup> I Corinthiens 12.

<sup>5</sup> I Samuel 10 : 9.

<sup>6</sup> Pour sa cause.

<sup>7</sup> Avec une telle puissance.

donc que la sentence de Jésus-Christ a été accomplie en cela, que quand nous heurterons à la porte, elle nous sera ouverte ; quand nous chercherons, nous trouverons ; c'est-à-dire, quand nous serons diligents de nous aider des moyens que Dieu nous présente, qu'il les fera valoir tellement que jamais nous ne marcherons un pas, que notre Seigneur ne nous montre par effet qu'il ne nous a point promis en vain que quand nous chercherons, nous trouverons. Voilà donc en somme ce que nous avons à retenir sur ce mot.

(Luc 1, verset 42)

Or il est dit aussi, *qu'Elisabeth s'écrie à haute voix : Tu es bénie entre les femmes, et le fruit de ton ventre est béni*. Ici il nous faut prendre le second membre comme pour la raison de ce qu'Elisabeth dit que la vierge Marie est bénie, et il nous faut résoudre ce propos en telle sorte : D'autant que le fruit de ton ventre est béni, voilà comme tu es bénie. Et pourquoi ? Nous savons de fait, que d'autant que tout le genre humain est maudit en Adam, que la bénédiction nous procède de notre Seigneur Jésus-Christ, qui en est la seule fontaine et source. Comme il fut dit à Abraham : En ta semence toutes nations de la terre seront bénies<sup>8</sup>. Or la vierge Marie a été parmi les premiers membres de l'Eglise. Ainsi donc il a bien fallu qu'elle fût bénie avec tous les autres fidèles. Mais ce fut par grâce, afin que la louange se rapporte entièrement à notre Seigneur Jésus-Christ, comme elle lui est due. Et ainsi il n'y a doute qu'elle n'ait porté Jésus-Christ par la foi en son cœur, tout ainsi qu'elle l'a porté en son ventre. Et nous verrons encore ci-après, combien nous pouvons profiter par son exemple, en ce que jamais elle n'a rien laissé passer, qu'elle ne recordât diligemment, afin de toujours être plus certaine de la bonté de Dieu, et être vraiment conjointe à son Fils, non pas selon le parentage charnel, mais par la foi. Ainsi, quand Elisabeth dit, *que la vierge Marie est bénie*, il nous faut toujours regarder d'où cela lui vient : c'est de la grâce du Fils de Dieu, qu'elle a porté ; et nous avons cela en commun avec elle.

Ainsi donc, connaissons de ce passage, bien que Dieu ait voulu magnifier la Vierge, et que l'ayant choisie pour une œuvre si digne et si précieuse que de porter le Sauveur du monde, que toutefois en la personne de celle-ci, il a aussi voulu montrer comment nous sommes tous bénis. Il est vrai que cela a été spécial à la Vierge, d'être mère de Jésus-Christ : mais tant y a que, comme lui-même l'a prononcé, si nous sommes unis à lui par la foi, il nous reconnaît et avoue pour ses pères, mères, et ses frères<sup>9</sup>, c'est-à-dire, nous avons un parentage qui nous doit bien suffire, tellement qu'il ne faut point que nous lui soyons neveux ou cousins, ou oncles, ou pères, ou mères : c'est assez que nous croyions en lui, afin qu'il nous reçoive comme membres de

<sup>8</sup> Genèse 22 : 18.

<sup>9</sup> Matthieu 12 : 49-50.

son corps. Or il n'y a d'autre union que celle-là ; il nous en faut donc bien contenter. Et de fait, c'est une promesse générale à tous ceux qui reçoivent Jésus-Christ, à savoir qu'ils sont unis à lui. Ainsi donc, d'autant que Jésus-Christ a été béni en toute plénitude, voilà comme nous sommes retirés de la malédiction en laquelle tout le genre humain est plongé en la personne d'Adam. Nous avons tous nos sens corrompus, et nous n'apportons rien du ventre de notre mère pour tout héritage, sinon d'être maudits, en sorte qu'il faut que Dieu nous déteste, jusqu'à ce qu'il nous reçoive à merci <sup>10</sup>, et cela par le moyen de son Fils unique, qui est le Fils bien-aimé, et par lequel nous lui sommes agréables, au lieu qu'auparavant il y avait une inimitié mortelle. Voilà donc encore ce que nous avons à observer.

(Luc 1, versets 43 et 44)

Or, là-dessus, Elisabeth ajoute : *Et d'où me vient ceci, que je suis visitée par la mère de mon Seigneur ? Car l'enfant même que je porte a tressailli de joie sitôt que la voix de ta salutation a été ouïe.*

Ici nous voyons l'humilité et modestie d'Elisabeth, en tant qu'elle fait hommage à Jésus-Christ ; et bien qu'il soit encore caché au ventre de sa mère, et qu'il ne soit point apparu comme le Sauveur du monde, qui avait été attendu comme Rédempteur, et promis dans la Loi, toutefois elle connaît qu'il était envoyé de Dieu. Elle ne sait pas encore comment il devait être manifesté ; elle ne laisse toutefois pas de lui faire hommage, et même elle honore sa mère, non point à la façon des aveugles, qui toujours excèdent mesure — car quand ils veulent faire honneur aux grâces de Dieu, il faut que les créatures leur soient en même temps des idoles. Et ici il y a deux extrémités bien mauvaises, dont il est difficile de nous garder. Et d'autant plus nous faut-il bien noter le moyen <sup>11</sup> qui est tenu par Elisabeth.

Les uns, quand ils veulent mépriser ceux que Dieu a élevés en haut, et auxquels il a mis des dons excellents, afin qu'il en fût glorifié, diront : Ho ! il ne faut pas faire des idoles des créatures ! C'est-à-dire, il faut fouler aux pieds les grâces de Dieu. On verra ainsi beaucoup d'outrecuidants, qui voudront que tout le bien qu'on leur propose à vue d'œil soit supprimé et enseveli, sous ombre qu'il ne faut point honorer les créatures.

Or les autres à l'opposite, comme j'ai dit, sont tellement transportés en excès, que quand ils voient quelque homme excellent, incontinent il faut qu'il soit adoré, et Dieu est oublié, et on lui ravira ce qui lui est propre, afin d'en revêtir l'homme ; et ainsi il n'y a que confusion.

Mais Elisabeth tient ici le moyen que nous devons suivre, à savoir qu'elle honore la Vierge, d'autant qu'elle est honorée de Dieu ; elle la

<sup>10</sup> En grâce.

<sup>11</sup> Le moyen terme.

prise, pour le bien qui lui a été fait ; et cependant elle ne s'arrête point à elle ; cependant aussi elle n'amoindrit ou n'obscurcit en rien l'honneur de Dieu. Car comment l'appelle-t-elle *bénie* ? C'est que, connaissant que nous sommes tous maudits en Adam, la bénédiction nous procède de la bonté gratuite de Dieu, quand nous sommes conjoints à son Fils par la foi.

Or voilà pourquoi aussi elle ajoute : *Bienheureuse est celle qui a cru* <sup>12</sup>. Par cela elle montre que la vierge Marie n'a point quelque dignité en sa personne, mais que le tout dépend de ce que Dieu l'a voulu accepter. Ainsi donc Elisabeth montre comment nous devons priser ceux auxquels Dieu a élargi de ses grâces plus amplement qu'aux autres : c'est que nous ne les rejetons point : car cela montre une ingratitude et une malice que nous avons d'anéantir la gloire de Dieu, là où elle apparaît et reluit. Et d'autre côté, que toujours nous les connaissions être des créatures fragiles, et que le bien qui y est doit être attribué à Dieu, et que le plus grand de tous est comme un pauvre ver de terre, sinon d'autant qu'il a plu à Dieu, de sa pure et gratuite libéralité, de l'avancer. Voilà donc ce que nous avons à retenir, et nous aurons beaucoup profité pour un coup.

Car par ce moyen nous reconnaitrons : voilà comment Dieu a besogné en celui-ci et en celui-là, et alors ce sera pour nous entretenir en modestie. Car qui est cause que nous rejetons si souvent nos prochains, et que nous sommes enflés d'orgueil et d'outrecuidance, et que chacun veut avoir la vogue par-dessus les autres ? C'est parce que nous ne considérons pas les grâces de Dieu, qu'il a mises en chacun. Car si nous les estimions comme il appartient, il est certain qu'il n'y aurait si malotru — comme on dit — au monde, auquel on ne trouvât je ne sais quoi qui mériterait d'être prisé. Et voilà comme saint Paul dit qu'il nous faut prévenir l'un l'autre d'honneurs réciproques <sup>13</sup>. Il n'entend point de faire des bonadies <sup>14</sup> ou des civilités ; mais que chacun reconnaisse : Dieu a prisé celui-ci ; puisqu'il a mis en lui quelque chose qui mérite louange, il faut que je reconnaisse cela, ou autrement je ferai tort et injure à celui qui en est l'auteur. Voilà donc comme nous serons induits à la modestie, quand nous estimerons les grâces de Dieu selon qu'il les a mises çà et là ; voilà aussi comme nous profiterons puis après en tout ce que nous verrons en nos prochains. Même s'il y a des vices, il faudra que cela nous incite à nous humilier davantage, vu que ceux qui seront excellents en savoir, reconnaitront : Hélas ! quand il plairait à Dieu, je serais le plus rude et le plus ignorant du monde ! Et puis, quand nous verrons de pauvres ignorants, qui auront une affection et un zèle si ardent, et qu'il n'y aura que froideur en nous, que nous verrons qu'ils

<sup>12</sup> Cf. verset suivant, page 14.

<sup>13</sup> Romains 12 : 10.

<sup>14</sup> Coups de bonnet.

s'acquitteront de leur devoir, et que cependant nous ne tiendrons compte du nôtre, voilà qui sera pour faire que nous nous redarguerons nous-mêmes. Quand donc nous aurons ainsi bien pensé aux grâces de Dieu qui sont en nos prochains, que cela soit pour nous émouvoir et inciter davantage.

Il y a aussi encore un autre profit que nous recevrons, quand les grâces de Dieu seront prisées partout où elles apparaîtront, et que Dieu sera en même temps glorifié : à savoir, que cela sera pour nous entretenir en union et concorde, en tant que nous apprendrons aussi de nous supporter mieux les uns les autres. Car quand nous serons tentés de nous moquer de celui-ci, de repousser celui-là, cependant nous viendrons à penser : Hélas ! nous avons, toutefois, occasion de les supporter. Car quoi qu'il en soit, Dieu ne les a pourtant point entièrement destitués, qu'il ne leur ait donné quelque marque, afin qu'ils soient prisés, et qu'on les connaisse être ses enfants. Voilà donc un lien de concorde et de fraternité, quand nous ferons valoir les grâces de Dieu, qu'il a distribuées à nos prochains.

Au reste, en la conclusion, quand Elisabeth dit : *D'où me vient cela ?* on pourrait trouver étrange qu'elle fasse cette admiration. Car elle est une femme âgée ; et puis, quand la vierge Marie est sa parente, elle pouvait bien penser que cela était son devoir de la visiter. D'avantage elle était près de son terme d'accoucher. Mais quoi qu'il en soit, elle connaît que la vierge Marie a été préférée à elle. C'est donc ce qui la fait ainsi s'humilier. Et ainsi, selon qu'il plaît à Dieu d'avancer les uns et les autres, que nous apprenions de les avoir en estime et révérence, mais sans aucune envie. Car voilà un vice qui règne et a par trop la vogue parmi les hommes, c'est que chacun voudrait être prisé par-dessus les autres ; et quand nous voyons que Dieu préfère celui-ci et celui-là, cela nous dépîte et nous tourmente. Or il nous faut pratiquer la doctrine que nous montre David, c'est que nous ne désirions point la grandeur, mais plutôt que nous soyons comme de petits enfants sevrés de la mamelle, et que nous ne sachions ce que c'est que nous élever : mais que nous suivions sans contredit la volonté de notre Dieu. S'il lui plaît de nous tenir en une petite et basse condition, que cela nous suffise ; s'il nous avance, que nous reconnaissons toujours ceux qui sont encore plus avancés que nous. Et quoi qu'il en soit, que nous ne présumions rien de toutes nos vertus, de toutes nos dignités, et même des honneurs auxquels nous serons élevés : que cela soit plutôt pour nous faire cheminer sous la crainte et sujétion de notre Dieu.

Quant à ce qu'Elisabeth dit : *la mère de mon Seigneur*, c'est pour nous montrer que le Fils de Dieu a été uni en deux natures, c'est-à-dire qu'il a conjoint la nature humaine qu'il prenait de nous avec son essence divine, de telle sorte que ce n'a été qu'une seule personne. Et c'est encore un point que nous avons bien à noter.

Il y a eu deux erreurs qui ont anciennement troublé l'Eglise. Car quelques hérétiques ont fait Jésus-Christ comme double, disant qu'il était Dieu et homme, mais que c'étaient deux personnes différentes. Les autres l'ont mélangé de telle sorte que tout a été confondu, et qu'ils ont fait de l'essence divine, l'humanité. Et pour cette cause, apprenons ce qui nous est enseigné par l'Ecriture sainte en cet endroit, car ici Elisabeth nous montre l'union qui est entre ces deux natures, de sorte que Jésus-Christ n'est qu'une personne. Il y a d'autres passages qui nous montrent comment ces deux natures doivent être distinguées, comme quand il est dit que son corps a été le temple où toute plénitude de divinité a habité <sup>15</sup>. Il s'ensuit donc que ce sont des choses différentes. Mais touchant le passage que nous traitons maintenant, ce n'est pas une spéculation inutile que de savoir que le Fils de Dieu est apparu en sa personne Dieu et homme, ou bien Dieu manifesté en chair, et qu'il a été fait chair, comme il est dit au premier chapitre de saint Jean <sup>16</sup> : mais ç'a été pour nous montrer comment nous sommes vraiment conjoints à lui, que nous sommes os de ses os, et chair de sa chair <sup>17</sup>. Si notre Seigneur Jésus-Christ n'eût pris un corps humain, où serait aujourd'hui toute notre félicité ? Mais d'autant qu'il a été Dieu et homme ensemble, et que les deux natures sont conjointes, voilà comment nous pouvons hardiment venir à lui, et le tenir comme notre frère, ne doutant point qu'il ne nous connaisse et avoue comme les membres de son corps. Et que cela se fait, parce qu'il n'est point Dieu d'un côté, et homme de l'autre séparément : mais bien qu'il y ait distinction, que néanmoins tout est vraiment uni. Quoi qu'il en soit, de même qu'il est Dieu éternel, aussi est-il vrai homme, et tellement homme, qu'il nous unit à soi afin que nous soyons faits enfants de Dieu, et pour nous faire participants de sa gloire, dont il est vraiment l'héritier en sa nature humaine, et qui aussi lui appartient de droit, en tant qu'il est Dieu éternel avec son Père.

<sup>15</sup> Colossiens 2 : 9.

<sup>16</sup> Jean 1 : 14.

<sup>17</sup> Ephésiens 5 : 30, selon quelques anciens manuscrits.

## DEUXIEME SERMON\*

### Evangile selon Saint Luc, I, 45 à 49

*45. Bien-heureuse est celle qui a creu car les choses qui luy ont esté dites par le Seigneur seront parfaites. 46. Adonc Marie dit : Mon ame magnifie le Seigneur. 47. Et mon esprit s'est esiouï en Dieu mon Sauveur. 48. Car il a regardé la petitesse de sa servante : voici certes dores enavant toutes nations me diront bien-heureuse. 49. Car celuy qui est puissant, m'a fait de grandes choses.*

(Luc 1, verset 45)

Nous avons déjà montré qu'Elisabeth louant la vierge Marie tient une telle mesure qu'elle ne déroge rien à la gloire de Dieu, et néanmoins qu'elle reconnaît et prise les grâces qu'a reçues la sainte Vierge, tellement que Dieu a son droit qui lui demeure entier. Et ainsi, ceux qu'il a voulu honorer ne sont point en opprobre.

Suivant cela, maintenant elle ajoute à ce que nous avons traité, *que bienheureuse est celle qui a cru*. Or ici elle montre quelle est la vraie louange de la vierge Marie : c'est d'autant qu'elle s'est assujettie à la parole qui lui a été apportée par l'Ange. Voilà donc la principale vertu que nous devons reconnaître en la vierge Marie, et en ne jugeant point selon notre sens et cerveau, mais selon l'arrêt qu'elle a prononcé en vertu du Saint-Esprit. Qu'il en soit bien ainsi, nous l'avons déjà vu ; car Elisabeth n'a point parlé de sa fantaisie <sup>1</sup>, mais le Saint-Esprit a gouverné sa bouche et sa langue. Il ne faut point prendre cette sentence ici comme d'une femme mortelle, mais c'est Dieu qui a usé d'elle comme de l'organe et instrument de son Saint-Esprit. Or donc nous avons à retenir que la singulière vertu qui a été en cette sainte Vierge, c'est que par la foi elle a reçu la promesse qui lui était donnée, et elle n'a point douté que Dieu ne fût fidèle, et que tout ce qui venait de lui était vérité certaine et infaillible, et que jamais on ne serait frustré en se confiant en lui, et en s'y appuyant. Voilà, dis-je, ce qui est à peser par-dessus tout le reste.

Or bien qu'il soit ici parlé de la vierge Marie, c'est une doctrine générale qui appartient à tous. Voilà donc Dieu qui prononce qu'elle

<sup>1</sup> De sa propre imagination.



est bienheureuse en croyant. Par cela il signifie que si nous ajoutons foi à ses promesses, pour y être entièrement arrêtés, pour en faire le fondement de notre salut, voilà toute notre perfection. Autrement malheur sur nous, quand nous serions estimés ici-bas plus que des Anges, et que tout le monde nous applaudirait ! Dieu déclare qu'il n'y a que tout malheur, sinon que nous ayons tous nos sens arrêtés à sa Parole, et que nous sachions qu'il n'y a d'autre félicité que d'autant qu'il lui plaît de nous être propice, et de nous accepter pour ses enfants. Car quand il nous est parlé de croire en l'Ecriture sainte, cela présuppose que Dieu se présente à nous, et nous offre sa faveur, et nous atteste qu'il nous veut avoir agréables comme ses enfants. Car de croire simplement qu'il y a un Dieu, de croire qu'il est véritable, sans avoir sa volonté, cela serait une chose confuse ! Mais la foi, selon que l'Ecriture en parle, contemple les promesses de Dieu ; elle voit qu'il y a comme un regard et un accord mutuel : que Dieu de son côté nous appelle à soi, et qu'il a comme les bras étendus pour nous recevoir à soi comme ses enfants ; et que, de notre côté, nous venons, acceptant sa bonté infinie dont il use ; nous reposant en lui, sachant qu'il ne nous veut point frustrer quand il se montre si bénin et si libéral envers nous.

Voilà donc en somme ce que nous avons à retenir de ce passage, c'est que toute notre félicité git en la foi : à savoir que d'une pleine certitude nous acceptions les promesses du salut comme elles nous sont présentées dans l'Evangile. Or ces promesses-là d'où dépendent-elles ? C'est que Dieu nous pardonne nos fautes, et nous reconnaît et avoue pour justes encore que nous soyons misérables pécheurs. Et voilà aussi pourquoi saint Paul allègue le témoignage du psaume : Que nous sommes bienheureux, d'autant que Dieu ne nous impute point nos iniquités, mais qu'il les couvre et ensevelit, qu'il les jette derrière le dos, d'autant qu'il ne les veut point attirer en compte <sup>2</sup>.

Bref, nous avons trois choses à noter pour avoir une intelligence certaine de ce lieu. La première, que toute notre nature est maudite, et qu'il n'y a en nous que tout malheur. Et pourquoi ? D'autant qu'il n'y a en nous que péché et corruption. C'est donc à bon droit que Dieu nous hait, que nous lui sommes comme détestables, tellement que nous ne pouvons venir devant son regard que ce ne soit pour être condamnés à la mort éternelle. Voilà le premier. Le second, que nonobstant toutes les misères qui sont en nous, toute notre félicité git toutefois en la miséricorde gratuite de Dieu, d'autant qu'il nous accepte et nous reçoit pour ses enfants, ne nous imputant point nos fautes, mais nous donnant le sang de notre Seigneur Jésus-Christ pour purification, afin que nous soyons comme purs et nets, nonobstant toutes les macules et pollutions dont nous sommes entachés. Voilà donc pour le second : c'est que Dieu nous attire de cet abîme

<sup>2</sup> Romains 4 : 7-8 ; Psaume 32 : 1-2.

de misères auquel nous sommes plongés de nature, et que nous sommes bienheureux d'autant qu'il nous est favorable et propice. Or il y a le troisième, c'est que par la foi nous jouissons de cette félicité-là, et que nous entrions en possession de ce bien tant inestimable. Car selon que Dieu nous l'offre par sa Parole et par ses promesses, aussi faut-il que nous l'acceptons par la foi.

Et c'est encore pour mieux éclairer le second membre de ce qu'Elisabeth ajoute : *car il y aura effet et accomplissement en tout ce qui a été dit par le Seigneur.*

En cela elle signifie que nous ne serons jamais abusés en nous attendant à Dieu, comme il est dit que l'espérance ne confond point, voire quand elle est mise où elle doit. Car les hommes se trompent et se déçoivent, quand ils se promettent ceci et cela et qu'ils s'amuse aux créatures ou à eux-mêmes. Le diable les ensorcelle tellement qu'ils délaissent Dieu pour s'amuser à leurs vanités. Mais quand notre confiance sera appuyée sur la Parole de Dieu, jamais elle ne sera confondue ni ébranlée, comme il est dit que le ciel et la terre sont muables, mais que la vérité de Dieu est permanente, et lui ne varie jamais<sup>3</sup>. Voilà donc en premier lieu ce qui nous est montré en ce passage : c'est que Dieu nous sera fidèle et se montrera tel par effet, et que tout ce qu'il a prononcé sera exécuté.

Mais nous avons à noter en même temps que nous donnons ouverture à la vérité par la foi : non pas que Dieu ne demeure toujours certain et véritable en soi, encore que nous soyons incrédules, car, comme dit saint Paul, ces deux choses s'accordent bien, que Dieu est véritable et l'homme menteur<sup>4</sup>. Car Dieu est la vérité même, et nous n'avons en nous que mensonge. Notons bien donc qu'encore que nous empêchions, en tant qu'il est en nous, par notre incrédulité et par notre ingratitude, que Dieu n'accomplisse ses promesses, qu'en lui il demeure toujours tel qu'il est sans changer ; mais de notre côté nous lui fermons la porte et ne sentons point l'effet de sa Parole. Car nous n'en pouvons recevoir le fruit, sinon que nous lui donnions l'accès par foi, selon qu'il est dit au psaume : Ouvre ta bouche et je la remplirai<sup>5</sup>. Voilà donc ce que nous avons à retenir de cette sentence : c'est que nous pouvons hardiment nous assurer que Dieu ne nous frustrera point, puisqu'il a promis d'avoir le soin de nous. Et là-dessus il faut nous remettre en sa charge et en sa conduite.

Cependant apprenons que si nous doutons de sa vérité, et que nous la mettons en dispute, si nous sommes comme des roseaux branlant à tous vents, que notre foi chancelle çà et là, que c'est comme si nous accusions Dieu de mensonge, et comme si nous repoussions sa grâce à notre escient, et que nous ne voulions point qu'elle eût son

<sup>3</sup> Matthieu 5 : 8 ; 24 : 35.

<sup>4</sup> Romains 3 : 4.

<sup>5</sup> Psaume 81 : 11.

effet et son exécution en nous. Ainsi, que nous ayons la bouche ouverte : c'est-à-dire que nos sens et nos esprits se déploient, que nous ne soyons point enserrés par notre malice, tellement que Dieu puisse entrer et donner vertu à sa Parole, en sorte qu'on connaisse que ce n'est pas en vain que nous avons été ainsi appuyés en lui. Voilà donc ce que nous avons à retenir en somme de ce passage.

(Luc 1, versets 46 et 47)

Or saint Luc puis après récite le Cantique de la vierge Marie, où nous avons une doctrine singulière, moyennant que nous en sachions faire notre profit.

En premier lieu, elle rend grâces et louanges à Dieu de ce qu'il s'est montré si pitoyable envers elle. Après elle connaît en général qu'il n'y a que Dieu qui mérite d'être glorifié tant pour sa vertu que sa bonté et sa sagesse. Elle prêche donc en général ce qui doit inciter à rendre à Dieu l'hommage qu'il mérite. Pour fin et conclusion, elle applique le tout à ce qui se présentait devant ses yeux : à savoir à cette rédemption qui était préparée, et qui avait été attendue si longtemps. Elle amplifie donc en la fin de son Cantique ces choses-là, après avoir traité en général les louanges de Dieu.

Or elle dit en premier lieu : *Mon âme magnifie le Seigneur, et que mon esprit s'égaie en Dieu, mon Sauveur.*

Ici elle exprime une joie qui n'est point froide ni maigre, car elle ne se contente point de dire que son esprit s'est réjoui, mais qu'il s'égaie, et qu'elle est comme ravie, sentant la bonté de Dieu, laquelle elle n'eût jamais attendue ; car cela ne lui était point entré en la pensée qu'elle dût être la mère du Fils de Dieu ; elle était une simple fille de pauvre parentage, méprisée du monde ; il n'y avait que la crainte de Dieu qui était son trésor et toute sa dignité. Pour cette cause elle est tant plus incitée d'un zèle ardent à magnifier la grâce qui lui était survenue outre son espérance.

Mais aussi il nous faut bien observer que notamment elle dit *qu'elle loue Dieu parce qu'elle s'est réjouie en lui.* Et comment ? D'autant qu'il est son Sauveur. Et puis il y a l'*esprit* et l'*âme*. Ces trois points sont bien à noter, car nous savons que le principal sacrifice que Dieu demande de nous, c'est quand nous confessons que nous tenons tout bien de lui, et qu'il en est l'auteur, et que sur cela nous lui en rendions hommage. Et de fait, quand il rejette les sacrifices qui sont offerts par les hypocrites en feintise, il dit : Quel est donc le sacrifice qui me sera plaisant ? Il dira bien en quelque lieu : Ce sera un cœur abattu, et un esprit enserré<sup>6</sup>. Mais au Psaume 50, il dit notamment que c'est le sacrifice de louange. Et même au Psaume 51, là où il parle de l'esprit contrit, il ajoute aussi le sacrifice de louange. Voilà donc comment Dieu veut être honoré de nous : ce n'est point

<sup>6</sup> Psaume 51 : 19.

par agios, ni par cérémonies externes, ni par beaucoup de fanfares qui seront prisées des hommes, mais ce sera quand nous connaîtrons que tout bien vient de lui.

Or maintenant il reste de savoir comment nous pourrons sacrifier à Dieu la louange qui lui est due. Il est certain que si nous sommes tremblant devant sa majesté, que nous aurons la bouche close, nos sens mêmes seront là enserrés, et seront stupides en telle sorte qu'il sera impossible d'arracher de nous un seul mot de la louange de Dieu ; cependant que nous tremblerons devant lui, nous serons muets, nous serons comme troncs de bois. Ainsi Dieu sera fraudé de se sacrifice qu'il estime plus que tout, comme nous l'avons déjà déclaré. C'est pourquoi ce passage emporte une bonne et utile doctrine : c'est que quand nous aurons appris de nous réjouir en Dieu, alors nous aurons un esprit disposé pour le louer, et notre langue sera libre ainsi que tous nos sens. Voilà donc comment nous serons dédiés à Dieu pour lui être de vrais sacrificateurs, afin de glorifier son nom, c'est à savoir quand nous pourrons nous réjouir en lui. Comme saint Jacques aussi en parle : Celui qui est joyeux, dit-il, qu'il chante au Seigneur <sup>7</sup>. Il montre à quel propos Dieu nous fait prospérer, et qu'il nous donne quelque goût de sa bonté en une sorte ou en l'autre : c'est afin que nous soyons incités à chanter ses louanges. Et non pas comme les incrédules qui se débordent : car d'autant plus que Dieu déploie ses richesses envers eux, ils s'y endureissent, et sont comme des chevaux rétifs qui regimbent à l'encontre de lui, quand il les a bien engraisés, comme il est au Cantique de Moïse <sup>8</sup>. Mais la fin des bienfaits que Dieu nous élargit est que nous puissions nous réjouir en lui et, nous réjouissant, que nous puissions être disposés à prêcher ses louanges, et montrer que nous ne sommes point ingrats à sa bonté.

Or maintenant il faut savoir comme nous pourrons nous réjouir en Dieu. Et la sainte Vierge nous le déclare en ajoutant que *c'est en Dieu, son Sauveur*. Voilà donc le commencement de notre joie, que nous soyons bien assurés que Dieu nous est Sauveur. Or ce mot-là emporte, non pas que nous soyons secourus de lui pour un coup, mais qu'il aura toujours le soin de nous et de notre salut, jusqu'à ce qu'il l'ait amené à sa perfection. Et de fait, nous pourrions être remplis de tous les biens, et cependant nous ne pourrions pas nous réjouir en Dieu. De nous réjouir simplement, non comme nous voyons que les enfants de ce monde ont accoutumé de le faire, mais de nous réjouir en Dieu, il nous est impossible jusqu'à ce que nous ayons connu l'amour qu'il nous porte, et que nous sachions qu'il ne nous veut point délaisser, mais qu'il nous conduira jusqu'à la fin ; et quand il nous a adoptés pour ses enfants, que l'héritage du Royaume des cieux nous

<sup>7</sup> Jacques 5 : 13.

<sup>8</sup> Deutéronome 32 : 5-6, 15-18.

est tout assuré, et qu'en toutes nos nécessités il nous subviendra. Quand donc cela nous sera bien résolu et bien persuadé, nous aurons cette joie qui est spirituelle, dont parle saint Paul au quatorzième chapitre des Romains, disant que tout notre bien consiste au Royaume de Dieu, et non pas aux choses externes, et que cette paix doit avoir la palme en nos cœurs, c'est-à-dire obtenir la victoire, afin de nous tenir toujours en repos. Bien que nous soyons assiégés et assaillis de beaucoup de fâcheries et de tentations, et bien que nous ayons l'occasion de nous contrister et de nous fâcher, il faut néanmoins que cette paix de Dieu surmonte et qu'elle soit victorieuse, et que rien n'empêche que nous ne puissions nous réjouir en lui.

Voilà donc l'ordre qu'il nous faut observer au Cantique de la Vierge, à savoir que toujours nous serons comme gens transis, jusqu'à ce que Dieu nous ait déclaré qu'il veut avoir le soin de notre salut, et qu'il nous a pris en charge à telle condition que toujours il aura la main étendue pour nous garantir, et que nous serons en sauveté<sup>9</sup>, étant ainsi gardés et maintenus par lui, et qu'il sera plus fort que tous nos ennemis, et qu'il veut que nous expérimentions sa puissance en cette garde que j'ai dite. Voilà par quel bout il nous faut commencer. Car, comme nous l'avons dit, jusqu'à ce que nous connaissions la grâce et la faveur de Dieu, il nous faudra être toujours en inquiétude et en tourment. Encore que nul ne nous persécute, nous penserons : Hélas ! que pouvons-nous devenir ? Bref, il n'y aura point de repos ni de joie, jusqu'à ce que nous ayons cette persuasion bien imprimée en nos cœurs, que Dieu nous est Père propice et pitoyable, et par conséquent qu'il est notre Sauveur.

Or avons-nous cela ? C'est bien raison que nous dépitons Satan avec toutes les alarmes qu'il nous dresse. Et bien que selon le monde nous ayons beaucoup de fâcheries, néanmoins que nous passions outre et que nous surmontions le tout en vertu de cette joie que nous aurons conçue, d'autant que tout nous est converti à salut quand Dieu nous aimera, et que nous lui serons agréables. Comme il en est traité au huitième chapitre des Romains<sup>10</sup>, qu'il n'y a que l'amour de Dieu qui soit certain, en sorte que les afflictions mêmes nous seront utiles, bien qu'elles seront quelques fois si amères que ce serait pour nous engloutir et étrangler, en sorte que nous trébucherons tous les coups en désespoir ; mais quand nous aurons cela bien imprimé en nous, que Dieu nous aime et qu'il nous tient pour ses enfants, il n'y a doute que même toutes les tristesses que nous pourrions sentir ne soient confites de la douceur de cette grâce que Dieu nous promet, de sorte que nous ne serons point si étrangers que toujours nous ne marchions et que nous ne suivions notre train.

Bref, les fidèles pourront bien être fâchés et tourmentés : mais quoi qu'il en soit, ils ne laisseront point d'être réjouis comme saint

<sup>9</sup> Hors de tout danger.

<sup>10</sup> Romains 8 : 18, 31-39.

Paul dit. Il est vrai que nous serons bien contristés : mais nous ne serons point préoccupés d'angoisse. Il est vrai que nous serons persécutés et tourmentés : mais nous ne serons point tellement affligés que nous ne prenions courage en Dieu. Nous pourrions être comme accablés : mais nous ne serons point tellement abattus que Dieu ne nous donne la vertu <sup>11</sup> de nous relever. Voilà en somme ce que nous avons à retenir de cette joie.

Et alors, comme j'ai dit, nous serons disposés à offrir à Dieu le sacrifice de louange, comme la vierge Marie nous le montre par son exemple. Car elle dit que son esprit s'est égayé, voire en Dieu, son Sauveur ; et là-dessus que son âme le magnifie. Or elle nous montre en même temps que ce n'est pas le tout que nous prêchions les louanges de Dieu à haute voix et que la langue se fasse ouïr, qu'elle retentisse çà et là, mais qu'il faut que le cœur marche devant et qu'il conduise le reste. Et c'est pour distinguer entre les louanges qui lui sont rendues par les fidèles, et celles que lui rendent les hypocrites.

Car souvent il semblera que ce soit tout feu de ceux qui n'ont nulle affection. Nous voyons comment en la papauté on chantera à quatre parties, et les orgues mêmes seront ajoutées avec la voix des hommes. Il semble que là Dieu se doive réjouir avec ceux qui déploient ainsi leurs gosiers. Mais cependant quelle édification ? Les autres barboteront et, depuis le matin jusqu'au soir, ils seront toujours à dire ou matines ou vêpres, et cependant leur cœur est entièrement éloigné de Dieu. Il n'y a que les lèvres ! Et comme il est dit par le Prophète Esaïe : Ceux qui servent ainsi à Dieu par feintise auront la langue assez prompte, mais cependant le cœur sera toujours éloigné.

Or la sainte Vierge nous montre ici que pour bien louer Dieu, il faut que nous soyons touchés au cœur de sa bonté, et après que notre âme le loue et le prise. Car quand ces deux mots d'*âme* et d'*esprit* sont conjoints ensemble, l'esprit emporte l'intelligence et l'âme emporte la volonté et les affections et désirs. En somme, la Vierge montre que la foi précède pour louer Dieu, et y être incités, quand nous avons connu sa bonne volonté envers nous. Et puis que là-dessus nous sommes éveillés, et qu'au lieu que tout notre cœur tende à la vanité, que Dieu nous range à soi, tellement que notre plaisir singulier, c'est que son nom soit béni au milieu de nous, et qu'on connaisse les bienfaits qu'il nous a élargis. Voilà donc en somme ce que nous avons à retenir du commencement de ce Cantique.

(Luc 1, versets 48 et 49)

Or là-dessus elle ajoute : *d'autant qu'il a regardé la petitesse de sa chambrière* <sup>12</sup>.

<sup>11</sup> La force.

<sup>12</sup> Servante.

Ici la Vierge, sans feintise, montre qu'elle sera bien honorée quand on connaîtra que Dieu s'est montré propice envers elle, et cela sans y avoir occasion ni matière. Et c'est un point que nous avons bien à noter. Car, comme nous avons déclaré qu'Elisabeth ne l'avait point magnifiée en amoindrissant Dieu et sa gloire pour l'attribuer à une créature fragile, aussi la sainte Vierge de son côté n'usurpe rien, mais plutôt elle s'anéantit et veut que Dieu seul ait toute prééminence, et que sa félicité soit tenue de là.

Ce mot qui est mis en saint Luc a trompé beaucoup de gens : non pas celui dont use saint Luc, car il n'y a nul doute qu'il ne signifie *petitesse*, mais on l'a traduit *humilité*<sup>13</sup>. Et là-dessus on a pensé que c'était une vertu, par laquelle la sainte Vierge avait mérité que Dieu la regardât en sa faveur. Mais ç'a été un abus par trop lourd ! Car, comme nous l'avons dit, elle veut être abaissée de telle sorte qu'il n'y ait que la seule miséricorde de Dieu à laquelle elle attribue l'honneur de tout ce qu'elle a reçu. Voilà son intention. Et ainsi ce mot-là n'a nulle ambiguïté, je dis le mot dont use saint Luc. Or j'ai dit que ceci est bien à noter : car nous voyons comment nous pouvons louer Dieu dûment. C'est en n'ayant nulle réserve de notre côté, connaissant que nous sommes vides de tout bien, et qu'il le faut chercher en Jésus-Christ ; que c'est de lui qu'il le faut recevoir, et que c'est à lui aussi qu'il nous faut rapporter le tout.

Or ceci ne serait pas assez compris en cette brièveté ; mais quand nous aurons montré à l'opposite comment nous avons accoutumé de louer Dieu, alors nous apercevrons le vice qui est en nous, et comme nous diminuons son honneur quand il semble que nous l'avancions beaucoup. Comment est-ce que nous louons Dieu ? Il est vrai que nous serons bien convaincus en nous-mêmes d'être tenus et obligés à lui, et que sans lui nous ne pourrions subsister une seule minute, et qu'il faut bien qu'il use de miséricorde envers nous, et qu'il n'ait point du tout égard à ce que nous avons mérité. Nous accorderons cela. Mais cependant nous ne laissons pas de penser que par notre industrie nous faisons ceci et cela, et qu'il y a en nous quelque dignité qui peut inciter Dieu à nous faire du bien, et qui peut acquérir faveur envers lui. Bref, jamais les hommes ne se peuvent dépouiller de toute louange, qu'ils ne s'en gardent toujours quelque portion. Or c'est autant ravir à Dieu, et c'est autant comme s'ils voulaient obscurcir sa gloire et l'anéantir. Et ainsi toutes nos louanges seront pleines de feintise et de mensonge, jusqu'à ce que nous ayons connu que nous ne sommes rien, et que nous confessons franchement et de notre bon gré que nous n'avons pas une seule goutte de bien, mais qu'il faut que nous tenions tout de Dieu ; et que là-dessus nous affirmions aussi qu'en tout et partout notre félicité consiste en sa pure miséricorde. Je dis *en sa pure miséricorde*, parce qu'il ne peut y avoir en nous que

<sup>13</sup> Dans la Vulgate.

toutes misères. Et voilà comme Dieu est induit à nous bien faire. C'est donc ce que nous avons à retenir en premier lieu, quand il est ici parlé de la *petitesse*.

Or la vierge Marie prononce que Dieu n'a point trouvé occasion en sa propre personne pour se montrer si libéral que de l'exalter en un si haut degré d'honneur, sinon d'autant qu'elle est *petite*, méprisable, qu'il n'y avait rien du tout, qu'elle était là comme cachée en la poussière, et que Dieu lui a tendu la main, et qu'il l'a voulue élever. Voilà donc la vraie façon de bien louer Dieu : c'est de n'avoir nulle opinion de nulle vertu ou dignité qui soit en nous ; mais plutôt, sachant qu'il n'y a qu'un abîme et confusion de toutes misères, que là-dessus nous connaissions qu'il faut bien que Dieu use de miséricorde, afin de nous recevoir à merci. C'est en somme ce que nous avons à retenir sur ce passage.

Or quand elle se nomme *la servante* du Seigneur, c'est à la façon commune des fidèles. Car par ce mot ils n'entendent pas d'avoir servi Dieu, comme beaucoup se vantent d'avoir fait ceci et cela : mais ils présupposent que Dieu les a choisis et appelés, de sorte qu'ils sont siens par son élection gratuite. Quand David dit : Je suis ton serf <sup>14</sup> et le fils de ta chambrière <sup>15</sup>, là il ne veut point présumer qu'il se soit acquitté de quoi que ce soit envers Dieu, ni qu'il ait rien mérité ; il n'allègue point non plus les vertus de sa mère ; mais c'est comme s'il disait : Hélas ! Seigneur, par succession et comme par héritage, tu as déjà choisi mon père et ma mère à toi, et je suis né d'eux, et tu m'as retenu comme de ta maison et de ton Eglise. Ainsi la vierge Marie, s'appelant chambrière du Seigneur, connaît qu'elle a été choisie de lui, même avant qu'elle fût née, même avant la création du monde, et qu'elle a été retenue au nombre des siens : non pas qu'elle se soit venue donner à lui de son mouvement propre. Car qui est celui de nous qui pourra approcher de Dieu, jusqu'à ce qu'il l'attire à soi ? Et même ce ne sera que témérité de nous avancer, quand nous voudrions nous faire serviteurs de Dieu ! Mais c'est son office propre de nous déclarer qu'il nous retient et nous réserve, et qu'il veut que nous soyons ses domestiques, même que nous lui soyons enfants, puisqu'il lui a plu de nous adopter. Voilà encore mieux comment la vierge Marie rapporte le tout à la pure bonté de Dieu, qui lui avait fait un honneur si grand et si excellent qu'elle fût mère de son Fils unique, et qu'elle portât en son ventre le Sauveur du monde.

Or, quant à la personne de la Vierge, nous voyons ici comme elle se prise : ce qu'il nous faut bien noter, afin que nous accordions avec elle, si nous lui voulons rendre les louanges qu'elle avoue et accepte.

Les papistes lui attribueront assez de titres, mais en blasphémant à l'encontre de Dieu, et lui ravissant avec leurs sacrilèges ce qui lui

<sup>14</sup> Serviteur.

<sup>15</sup> Psaume 86 : 16.



était propre et singulier <sup>16</sup>. Ils appelleront là-dessus la vierge Marie, *Reine des cieux, Etoile pour guider les pauvres errants, le Salut du monde, Espérance, et Clarté* ; bref, Dieu ne s'attribue rien en l'Ecriture sainte qui ne soit transporté à la Vierge par les papistes. Or nous entendons ce qu'il prononce par la bouche de son Prophète Esaïe. Il jure par sa Majesté qu'il ne souffrira point que sa gloire soit transportée ailleurs, et qu'il veut qu'elle lui demeure en son entier, et qu'on n'y touche point. Or ces vilains et exécrables veulent faire Dieu parjure ; car sous ombre de ce qu'il a prononcé, ils veulent magnifier une créature fragile et caduque, ils en font une idole, et ils veulent qu'il n'y ait rien qui ne lui soit communiqué. Qui plus est, ils l'exaltent par-dessus notre Seigneur Jésus-Christ, et veulent qu'elle lui commande, comme à son enfant : comme s'il était assujetti, et que la vierge Marie tint là son rang <sup>17</sup>. Mais à l'opposite, selon que Dieu l'a plus avancée, aussi faut-il qu'elle nous montre le chemin pour honorer et magnifier notre Seigneur Jésus-Christ. Or les papistes le font comme un petit enfant qui sera encore sous la verge de la mère, et ils n'ont point de honte de dégorger ces blasphèmes-là, et d'en faire des cantiques qu'ils crient et chantent en leurs temples, tout au rebours de ce Cantique qu'a fait ici la vierge Marie. Or cependant ils nous reprochent que nous ravissons à la Vierge l'honneur, que nous la vilipendons ; bref, il leur semble que nous la veuillons fouler aux pieds, d'autant que nous ne la voulons point honorer à leur guise. Or regardons maintenant qui l'honore le mieux.

Quand ils appellent la vierge Marie *Reine du ciel, Espérance de salut et de vie*, qu'emporte cela ? Il est certain qu'ils la veulent faire menteuse en premier lieu : car elle renonce à cela, elle le désavoue, suivant ce qu'elle dit, qu'il n'y a eu en elle que *petitesse* ; quand on aura bien tout épluché et examiné, on ne trouvera en elle rien que la pure bonté et largesse infinie de Dieu. Et en disant cela, n'estimons point qu'elle parle par feintise ! Or les papistes, quoi qu'il en soit, l'accusent de mensonge ; et de notre côté nous entendons qu'en rondeur et en simplicité c'est cela qu'elle déclare. Et au reste, quand les papistes la revêtent de toutes les dépouilles de Dieu, qu'est-ce qu'elle gagne par là ? Si quelque trupu <sup>18</sup>, ou homme de néant voulait honorer quelqu'un, et qu'il lui dise : Tu es le roi d'Antioche, tu es l'empereur de Constantinople, et ceci et cela ! Hé bien ! qu'est-ce que vaudra toute cette louange ? C'est un bélître et un maraud qui parle : et il fera des rois et des princes à sa tête et à sa poste <sup>19</sup>. Ainsi les papistes — ces pauvres babouins, qui ne sont que vermines qui rampent sur la terre — ceux-là arracheront Dieu de son siège et feront la vierge Marie *Reine du ciel* ! Est-ce à eux de le faire ? Quelle portion ont-ils

<sup>16</sup> Particulier.

<sup>17</sup> Le rang de Jésus-Christ.

<sup>18</sup> Manant.

<sup>19</sup> A sa fantaisie.

au ciel ? Tant y a que voilà leur audace diabolique, qu'eux, qui ne sont que de pauvres vers de terre, s'avancent et s'ingèrent de leur témérité propre, et veulent faire une Reine au ciel, comme ils appellent la vierge Marie. Or saint Paul dit qu'en la seigneurie spirituelle il n'y a que notre Seigneur Jésus-Christ. Bien qu'on nomme plusieurs dieux en ce monde, dit-il, et plusieurs seigneurs, et que les hommes se bâtissent et se forgent beaucoup de supériorités ici-bas, quant à nous nous avons un seul Dieu que nous adorons, et un seul Seigneur Jésus-Christ<sup>20</sup>. Nous dépouillons donc Jésus-Christ de son honneur, quand la vierge Marie sera appelée *notre Avocate*, comme les papistes le font.

Ainsi donc apprenons de louer la sainte Vierge. Et comment ? En nous accordant avec le Saint-Esprit, et alors il y aura des louanges véritables ! Mais quand nous la voudrions magnifier en amoindrissant Dieu, et en diminuant de quelque façon que ce soit son honneur, il est certain qu'elle demandera vengeance contre nous ! Et toutes les fois que les papistes la pensent bien honorer, s'ils en font une idole comme on le voit, il est certain qu'elle leur est une ennemie mortelle, et il faudra qu'elle se lève au dernier jour pour demander vengeance de ce qu'ils lui auront fait un tel opprobre et une telle injure, qu'elle ravisse à son Dieu son honneur, qu'elle soit sacrilège pour dire qu'elle soit mise à la place de celui qui l'a créée et qui l'a rachetée ! Pensons-nous qu'elle puisse souffrir de tels blasphèmes ? Ainsi donc il est certain que la vierge Marie accusera les papistes au dernier jour à cause de l'outrage qu'ils lui font aujourd'hui. Et de notre côté nous la priserons comme elle doit être prisee, en la prisant comme le Saint-Esprit nous l'enseigne.

Mais il faut encore qu'avec la louange il y ait aussi l'imitation : et c'est la plus grande louange que nous lui sachions faire, comme nous l'avons dit, que de l'avouer pour notre maîtresse, qu'elle nous enseigne, et que nous lui soyons ses disciples. Voilà les papistes qui se diront être tant dévots à la vierge Marie que merveille ; ils feront chanter des messes en son honneur, ils lui dresseront des autels et des chapelles ; ses images seront bien parfumées, et bien attifées. Or cependant ils ne voudront rien tenir de ce qu'elle a déclaré, et même, comme j'ai dit, ils rejeteront manifestement tout ce qu'elle a prononcé au nom de Dieu et étant poussée par le Saint-Esprit. De notre côté que nous la suivions, et qu'en connaissant que Dieu l'a regardée en pitié, que nous contemplions en sa personne, comme en un miroir, la miséricorde de Dieu, quand il nous retire des abîmes de la mort, quand il nous choisit à soi, n'ayant d'autre occasion sinon qu'il est la fontaine de toute bonté, et que voyant que nous sommes si misérables, il est ému et incité à pitié et compassion. Quand donc nous

<sup>20</sup> I Corinthiens 8 : 4-6.

connaissions que la vierge Marie s'est proposée à nous en tel exemple, et que nous confessons avec elle que nous ne sommes rien, que nous ne valons rien, et que nous tenons tout de la pure bonté de notre Dieu : voilà comment nous serons disciples de la vierge Marie, et montrerons que nous avons bien retenu sa doctrine. Et quel honneur lui pouvons-nous faire plus grand que celui-là ?

Ainsi donc, quand nous profiterons en ce Cantique comme il sera récité, nous montrerons que la vierge Marie n'a point seulement porté Jésus-Christ quant à sa nature humaine en son ventre, mais en son cœur, et en tous ses sens et esprits, et qu'elle a été remplie de beaucoup de vertus. Quand, dis-je, nous connaissons cela, c'est afin qu'à son exemple nous puissions bien louer Dieu, et que nous apprenions de nous réjouir en lui. Et quand journellement nous voyons par le message de l'Evangile que Dieu veut se réconcilier à nous, et qu'il ne nous veut point imputer nos fautes, mais qu'il nous en fait pleine absolution au nom de notre Seigneur Jésus-Christ, que nous connaissions que c'est là où git tout notre bien, et que nous portions avec patience les pauvretés, les afflictions, les tristesses, les fâcheries et les soucis de ce monde, et que nous ne laissions pas de nous réjouir en Dieu, et que nous espérions en lui, d'autant qu'il s'est montré si libéral et pitoyable envers nous.

Voilà les idolâtres : d'autant qu'ils ont cette fausse opinion de leurs bonnes œuvres, il leur semble qu'ils apportent quelque chose à Dieu pour être prisés de lui par leurs mérites ; mais il faut que nous soyons réduits à néant, et que nous connaissions en vérité qu'il n'y a en nous qu'ordure et puantise, jusqu'à ce que Dieu nous regarde pour nous faire merci <sup>21</sup>, et que nous confessons que c'est là où git tout notre bien, notre félicité et notre salut. Et que nous ne désirions point d'être loués ni prisés devant les hommes, sinon d'autant que la miséricorde de Dieu reluira en nous, afin que le tout soit rapporté à sa louange.

<sup>21</sup> Grâce.

## TROISIÈME SERMON\*

### Evangile selon Saint Luc, I, versets 50 à 51

49. *Et son nom est saint.* 50. *Et sa miséricorde est de generation en generation à ceux qui le craignent.* 51. *Il a fait puissance par son bras. Il a desconfit les orgueilleux en la pensée de leur cœur.*

(Luc 1, verset 49, fin)

Si nous sommes touchés à bon escient et d'une affection vive, pour connaître les grâces et bienfaits de Dieu envers nous, il est certain que cela nous conduira plus loin : c'est qu'en général nous apprendrons à magnifier sa vertu et sa bonté.

L'exemple nous en est ici donné par la sainte Vierge. Car en premier lieu elle a loué Dieu de ce qu'il s'était ainsi montré pitoyable et humain envers elle ; car elle confesse qu'elle était comme méprisée de tout le monde, et qu'il n'y avait rien en elle qui pût inciter Dieu pour l'élever en un si haut degré d'honneur.

Or là-dessus elle procède plus outre, et montre qu'en tout et partout Dieu est digne d'être glorifié. Car voilà ce qu'emporte ce mot : *que son nom est saint*. La sainteté du nom de Dieu est une majesté tant sacrée, que cela doit nous émouvoir tous à lui faire hommage et à lui porter une révérence telle que nous ne pensions de lui et n'en parlions point qu'en connaissant qu'il est la source de tout bien. A l'opposite, le nom de Dieu est profané quand nous le vilipendons, c'est-à-dire quand nous en faisons une idole, ou bien une chose morte, ou bien que nous ne le prisons pas selon qu'il le mérite. Voici donc comment le nom de Dieu est *saint* : c'est à savoir, comme il est dit au Psaume, que selon qu'il est renommé par-ci et par-là, qu'aussi sa louange est répandue par toute la terre. Or les hommes pourront bien avoir un grand nom, mais ce sera à leur opprobre. Comme un roi qui sera célébré partout : mais on connaîtra en même temps ses vices. On verra d'un côté l'orgueil et l'ambition, la trahison et la cruauté ; de l'autre, la déloyauté, les dissolutions et paillardises, et choses semblables. Voilà donc comme plusieurs seront connus à leur grande infamie. Mais quand il est parlé de Dieu, il ne se trouvera rien en lui qui ne nous doive humilier sous sa haute majesté, et qui n'emporte quelque témoignage de sa gloire, car sa vertu, sagesse et bonté infinie, justice et choses semblables reluisent tant au ciel que sur la terre. Bref, le nom de Dieu en soi sera toujours saint, c'est-à-dire que si nous ne lui rendons l'honneur qu'il mérite, cela vient de notre ingratitude et ne demeurera point impuni.

Or il reste maintenant que cette sainteté soit connue de nous, comme de fait nous prions journallement que le nom de Dieu soit sanctifié ; et cependant nous tendons tout au rebours, car s'il est

question de parler de l'Ecriture sainte, là où Dieu a imprimé son image, nous voyons avec quel mépris il y a beaucoup de moqueurs par le monde qui tourneront toute la doctrine de notre salut en risée, comme si ce n'était que des fables. Après, les autres tâcheront d'infecter de leurs poisons les pauvres ignorants et les simples, et par ce moyen de renverser et d'abolir toute crainte de Dieu et son service. Les autres se dépiteront quand Dieu ne les traite point à leur souhait et à leur appétit ; ils murmureront à l'encontre de lui, même jusqu'à l'accuser qu'il leur fait grand tort. Après, il y en a beaucoup qui sont abrutis et stupides comme des bêtes brutes. Voilà donc comme nous sommes convaincus d'hypocrisie, quand après avoir prié Dieu de bouche que son nom soit sanctifié, en tant qu'il est en nous, nous le dépouillons de sa majesté, en sorte qu'il est comme exposé au mépris. D'autant plus donc nous faut-il observer l'instruction qui nous est donnée en ce passage : c'est que le nom de Dieu est appelé *saint*, afin que nous apprenions de le craindre en toute humilité, et puis de ne jamais penser à lui que ce ne soit pour goûter quelles sont ses vertus, afin de l'honorer dûment comme il le mérite, et que sa Parole ait aussi une révérence et une autorité envers nous, telles que nous tremblions sous elle. Voilà en somme ce qui nous est ici déclaré.

(Luc 1, verset 50)

Or la Vierge ajoute *que la miséricorde de Dieu dure d'âge en âge à ceux qui le craignent*. C'est-à-dire que Dieu ne manque jamais à ceux qui lui obéissent, qu'il ne continue à se montrer propice et libéral envers eux. Et comment ? D'autant qu'il est bon, et d'autant que toute la félicité des hommes gît en sa seule miséricorde. Or nous avons encore à noter ce que nous avons touché naguère, à savoir que la Vierge, après avoir connu en sa personne la grâce que Dieu lui avait faite, étend cette sentence plus loin : c'est qu'en général elle contemple que Dieu se montre tel envers les siens et envers tous ceux qui l'honorent, comme elle l'avait senti et expérimenté. C'est donc ce que j'ai dit, qu'il ne faut point que chacun de nous en particulier rende à Dieu des louanges seulement pour les biens qu'il a reçus de sa main, et les bienfaits qui lui ont été élargis, mais aussi que nous fassions de plus longs discours, et que d'un côté et d'autre nous marquions les témoignages de la bonté de Dieu, afin que nous ayons la bouche ouverte pour le glorifier, car il y doit aussi avoir une telle union entre nous. Voilà comment nous montrerons par effet que nous sommes membres de l'Eglise : c'est de nous réjouir de tous les biens de nos prochains, comme nous devons avoir compassion s'ils endurent quelque mal. Car celui qui se réjouit des biens de son prochain est en même temps incité à glorifier Dieu. Et voilà comme cette doctrine que saint Paul nous donne au premier chapitre de la Seconde aux Corinthiens <sup>1</sup> est bien pratiquée : c'est que des actions de grâces soient ren-

<sup>1</sup> II Corinthiens 1 : 11.

dues à Dieu par plusieurs bouches, quand on aura fait du bien à quelqu'un de ses serviteurs. Voilà encore l'instruction que nous donne ici la vierge Marie, quand elle nous propose la miséricorde de Dieu envers tous ceux qui le craignent.

Or cette sentence est tirée de la doctrine commune de la Loi, où Dieu avait prononcé qu'il ferait miséricorde jusqu'à mille générations à ceux qui le craindraient. Parce que cela est de grande importance, il est souvent réitéré en l'Ecriture sainte, et la vierge Marie montre bien qu'elle avait profité et en la Loi et aux Prophètes, quand elle use ici du style qui y est contenu.

Mais en premier lieu nous avons ici à noter que, quand Dieu a donné cette promesse, il l'offrait bien à tout le peuple d'Israël, qu'il avait choisi et adopté ; cependant aussi il excluait les hypocrites qui prenaient une fausse couverture de son Nom, et se vantaient d'être Juifs, bien qu'ils n'eussent rien de semblable à notre père Abraham. Dieu, dis-je, a étendu son alliance, qui contenait la promesse du salut et de l'héritage éternel, et l'a étendue à tout le lignage d'Abraham. Mais parce que les hommes prétendent souvent à fausses enseignes le nom de Dieu, et veulent être tenus pour fidèles : cependant il n'y a que rébellion et malice en eux. Et même ils fouleraient volontiers aux pieds et son empire et sa Parole, et n'en tiennent nul compte. Parce que donc les hommes sont si malins, voilà pourquoi notamment cette restriction est ajoutée, que cette promesse de Dieu, qui était offerte indifféremment et sans exception à tous les Juifs, néanmoins n'aura son effet qu'envers ceux qui le craignent, et qui ont une vraie racine de piété en eux pour l'adorer en toute pureté. Et voilà pourquoi aussi il est dit au Psaume 73 : O, que le Dieu éternel est bon à son Israël <sup>2</sup> ! Là, il est parlé de la lignée d'Abraham et de ceux qui avaient la circoncision pour marque de l'Eglise de Dieu ; mais, ce faisant, le Prophète distingue les moqueurs, gens dissolus, ou gens doubles, qui n'ont ni droiture ni rondeur en eux : à ceux, dit-il, qui sont droits de cœur. Il avait parlé de l'Israël de Dieu : mais il y a beaucoup d'Israélites qui sont masqués, comme saint Paul en parle, aux dixième et onzième chapitres des Romains surtout. A cause donc que plusieurs n'ont qu'un fard, voilà pourquoi il s'adresse à ceux qui sont droits de cœur. Comme aussi il est dit au Psaume 24, qu'il n'y en a point d'autres qui habitent en la maison du Seigneur, pour y avoir fermé et état permanent, sinon ceux qui ont purifié leurs cœurs, et qui ont lavé leurs mains <sup>3</sup>, c'est-à-dire qui en toutes leurs pensées et affections, et en toutes leurs œuvres extérieures, se rangent à honorer Dieu et servir leurs prochains. Voilà donc ce que nous avons ici à observer en premier lieu.

Et au reste, notons que la miséricorde de Dieu est promise à *ceux qui le craignent*. En quoi il déclare que tous en ont besoin, depuis le plus grand jusqu'au plus petit.

<sup>2</sup> Psaume 73 : 1.

<sup>3</sup> Psaume 24 : 3-4.

Les papistes estiment que nous pouvons mériter envers Dieu, après qu'il nous aura donné quelque grâce pour nous introduire au chemin ; que nous pouvons de notre franc-arbitre cheminer de telle sorte qu'il nous rendra selon que nous l'avons servi : tellement qu'il n'est question que de rémunération et de récompense, comme si les hommes mortels venaient à compte et qu'ils pussent reprocher à Dieu qu'il leur doit ceci et cela ! Il est vrai que la grâce de Dieu y sera toujours mêlée, ou qu'elle sera mise en quelque petit coin ; mais cependant il faut encore que les hommes mettent en avant leurs vertus, leurs œuvres méritoires. Et bien qu'ils l'aient offensé, que néanmoins ils ont les satisfactions toutes prêtes pour apaiser Dieu. Voilà comme aujourd'hui le pauvre monde est aveuglé en une outrecuidance diabolique ; et ce n'est point un vice d'un jour ni d'un an, mais il est de tout temps. Car même parmi les Juifs et les Turcs, le semblable a été ; et tous les païens qui furent jamais, ont été abreuvés de cette opinion-là.

Or à l'opposite, il nous est déclaré que ceux qui craignent Dieu, ceux qui cheminent en son obéissance avec toute pureté, ont besoin, quoi qu'il en soit, qu'il se montre pitoyable envers eux. Car il est certain que la miséricorde de Dieu emporte que nous sommes misérables en nous-mêmes ; et de fait nous le voyons en beaucoup de sortes. Car considérons quelle est la condition de notre vie, et à combien de pauvretés nous sommes sujets. Après, entrons en nous-mêmes, faisons l'examen de notre vie. N'y trouverons-nous point tant de fautes par lesquelles nous sommes redevables à Dieu, qu'il faut bien que nous soyons plus qu'ensorcelés si nous ne demeurons confus de honte ? Ainsi donc il n'y a d'autre refuge sinon que Dieu nous supporte par sa bonté, et qu'ayant pitié de nous il nous subviennne et nous tende la main, et que tout notre salut dépende de là. Voilà donc ce que nous avons encore à retenir de ce passage.

Et pour avoir meilleure et plus facile intelligence de cet article, notons bien ce qui est dit au Psaume 103 <sup>4</sup>. Car le Prophète y fait la comparaison de deux choses opposées : d'un côté, il montre quels sont les hommes quand ils sont laissés en leur naturel ; et puis il vient à magnifier la miséricorde de Dieu. Qu'est-ce, dit-il, que de l'homme ? Ce n'est qu'une herbe. Bien qu'il y ait quelque verdure, il ne faut qu'un vent pour le flétrir, il n'y a que pourriture ! L'herbe est-elle séchée ? Son lieu ne se connaît plus ! On aura beau la mettre sur sa racine pour qu'elle verdoie. Voilà donc quels nous sommes. Car il nous faut, dit-il, regarder à notre origine : ce n'est que du vent ; il n'y a que pourriture ; voilà ce que sont les hommes ! Mais la miséricorde de Dieu dure à jamais, et sa justice d'âge en âge pour les enfants des enfants envers ceux qui le craignent, qui gardent son alliance, qui se souviennent de ses statuts, et qui en rafraîchissent leur mémoire afin de les garder. Voilà donc cette sentence qui sera

<sup>4</sup> Psaume 103 : 15-17.

mieux déclarée et spécifiée, quand nous regarderons comme en un miroir, que si Dieu retire sa main et sa bonté de nous, que nous ne sommes qu'un vent et une ombre ; nous aurons beau nous priser ; il est vrai que nous serons bien en apparence comme une herbe verdoyante : mais il ne faut qu'un vent qui souffle dessus, et nous voilà desséchés, nous voilà réduits à néant ! Puisqu'il en est ainsi, il faut donc venir à ce remède que j'ai touché, à savoir que Dieu nous supporte, non point selon que nous l'avons servi, mais selon sa bonté. Il est vrai que l'Ecriture sainte dira que Dieu rémunère ceux qui le cherchent : mais ce n'est pas que nous devions être enflés de présomption au point que nous méritions quelque chose envers lui, car le tout procède de sa bonté gratuite. Et comme j'ai dit, le mot de *miséricorde* abat tout ce que les hommes pourraient prétendre avoir de leur côté pour obliger Dieu.

Ainsi donc, connaissons en somme que la bonté de Dieu nous est toujours appêtée et qu'il ne laissera jamais de nous conduire, et en la vie et en la mort, jusqu'à ce qu'il ait accompli notre salut. Et pourquoi ? D'autant qu'il est inviolable. Voilà d'où procède la constance qu'il a, de toujours continuer à nous faire du bien, car sa libéralité ne se peut jamais épuiser, et ses dons et ses grâces sont sans repentance, comme dit saint Paul au onzième chapitre des Romains <sup>5</sup>.

Or afin que nous soyons participants d'un tel bien, en premier lieu venons à la promesse qui nous est offerte ; embrassons-la par la foi, et qu'elle ait une vraie racine en nous, qui nous retienne en la sujétion de notre Dieu, de sorte que nous le craignons, non point d'une façon servile, comme font les incrédules qui sont étonnés de son jugement, et cependant ne laissent pas de se rebéquer contre lui. Mais la crainte de Dieu, dont il est ici parlé, emporte que nous gardions son alliance, c'est-à-dire qu'ayant appuyé toute notre confiance en lui, nous l'invoquions en toutes nos nécessités, que nous soyons patients quand il lui plaira de nous affliger de ses verges, que nous cheminions en droiture avec nos prochains, que notre exercice continuel soit de l'invoquer, et de lui rendre louanges pour tous ses bienfaits. Quand donc nous aurons cette crainte-là, soyez assurés que Dieu se montrera fidèle envers nous jusqu'au bout. Mais aussi que nous ne fassions point une vaine couverture de ce que nous avons été baptisés au nom de notre Seigneur Jésus-Christ, et que nous avons l'Evangile ! Mais que nous servions au Dieu qui nous a appelés, en pureté de cœur et en toute droiture quant à notre vie et à la conversation <sup>6</sup> avec les hommes, et que par là nous prouvions que vraiment nous sommes ses enfants, puisqu'il lui a plu de se déclarer Père envers nous. Et cependant, que nous ayons toujours cette humilité de reconnaître que notre service ne pourrait être agréable à Dieu, sinon que nous fussions supportés de lui : car que pouvons-nous faire premièrement sinon que nous tenions le tout de sa miséricorde ? Et puis, quand il nous aura

<sup>5</sup> Romains 11 : 29.

<sup>6</sup> A notre comportement.



donné de cheminer en sa crainte, que nous serons gouvernés par son Saint-Esprit, il y aura encore toujours beaucoup d'infirmités, en sorte que toutes nos œuvres seraient comme puantes au lieu d'être réputées vertus, n'était qu'il ensevelit les fautes que nous commettons, et que toujours il nous reçût à merci. Voilà donc comme, quand nous appliquerons toute notre étude à servir à Dieu et nous conformer à l'obéissance de sa justice, encore s'en faudra-t-il beaucoup que nous nous soyons acquittés de notre devoir, mais qu'il faudra que Dieu toujours se montre pitoyable. Voilà donc le profit que nous avons à recueillir de ce passage.

Or notamment il est dit *d'âge en âge* : car cela nous confirme encore mieux ce que j'ai touché, à savoir que de jour en jour il nous faut espérer que Dieu continuera de faire son office de Père envers nous, et de Sauveur d'an en an. Et pourquoi ? Car il ne se contente pas de se montrer tel envers chacun qui le craint, mais il étend sa miséricorde jusqu'à toute sa lignée. Si Dieu en faveur de nous se montre avoir aussi soin de nos enfants et successeurs, par plus forte raison il est certain que toujours nous le trouverons prêt à nous tendre la main, quand nous aurons notre refuge à lui. Or il est vrai que Dieu ne s'oblige pas, en sorte qu'il soit contraint de sauver tous ceux qui sont descendus de la race des bons et des fidèles. Car Ismaël était bien le premier fils d'Abraham ; nous voyons toutefois qu'il est retranché de la maison, et par conséquent banni de l'Eglise de Dieu ; nous voyons le semblable en Esaü. Et puis les Juifs sont devenus à la fin des apostats ; il a fallu que Dieu les ait coupés, et qu'il ait déclaré une horrible vengeance sur eux ; comme encore aujourd'hui ils sont un miroir pour faire dresser les cheveux sur la tête à tous ceux qui les voient.

Or donc, notons que Dieu ne s'est point tellement obligé par sa promesse qu'il n'ait la liberté de faire grâce à qui bon lui semble. Comme aussi il l'a prononcé par Moïse : Je ferai miséricorde à qui je la ferai, c'est-à-dire selon mon bon plaisir. Il n'y a point d'astringtion ou de nécessité en cet endroit ; tant y a néanmoins que toujours nous trouverons que cette promesse n'a pas été vaine, car l'exécution s'en montrera jusqu'à la fin du monde, à savoir que Dieu aura pitié de la lignée de ceux qui ont cheminé en sa crainte. Et aussi notons que la grâce de Dieu se retirera souvent des enfants à cause de la nonchalance des pères. Car quand Dieu donne sa bénédiction à quelques-uns, si après ils en déclinent et qu'ils ne tiennent compte de ce qu'il leur a mis entre les mains, il les en prive : et c'est bien raison !

Et nous voyons cela, que les pères ne tiendront pas grand compte d'instruire leurs enfants en la crainte de Dieu ; et même il y en a beaucoup qui leur apprendront des finesses et des astuces méchantes pour tromper ! Après ils leur montreront aussi de mauvais exemples, qu'il semble qu'ils aient conspiré à les endormir pour qu'ils ne sachent ce que c'est que de craindre Dieu. Et je ne parle point seulement de ceux qui sont entièrement débordés, mais les fidèles faillent

lourdement en cet endroit, ne fût-ce que par nonchalance. Bien que de propos délibéré, ils ne précipitent point leurs enfants au mal, toutefois ils ne prient jamais Dieu avec un zèle tel qu'ils doivent pour leurs enfants, et qu'ils ne mettent pas à les instruire la peine qu'ils devraient. Voilà pourquoi nous ne voyons pas que Dieu continue sa bonté d'âge en âge : c'est parce que nous empêchons ce cours-là, qui autrement tirerait d'un fil égal. Puisqu'il en est ainsi, apprenons, quand Dieu donne des enfants à quelques-uns, que c'est à cette condition qu'il leur soit Père, et que ceux qui en ont doivent être tant plus incités à garder un tel trésor précieusement, et que Dieu ne soit point fraudé de son droit. Et puis ils peuvent espérer hardiment que Dieu après leur mort n'oubliera point leurs enfants, qu'il ne les conduise en cette vie présente, et qu'il ne les recueille finalement en l'héritage éternel, auquel les pères les auront précédés. Voilà donc en somme ce que nous avons à retenir de cette sentence.

(Luc 1, verset 51)

Or, après cela, il est ajouté au Cantique de la Vierge : *que Dieu a besoin en la force de son bras, et qu'il a dissipé les orgueilleux de leurs pensées* : c'est-à-dire qu'il les rompt comme par pièces.

Toujours, la Vierge poursuit à glorifier Dieu en général, selon qu'il montre par ses œuvres qu'il est digne d'être loué et prisé, et que nous connaissions et confessons la sainteté de son nom, dont il a été parlé ci-dessus. Entre autres choses donc, elle propose cet exemple de la gloire de Dieu, à savoir qu'il besogne puissamment en son bras, et puis qu'il dissipe les orgueilleux.

Quand elle parle de ce *bras de Dieu*, il n'y a nul doute qu'elle ne l'oppose à ce que les hommes pensent avoir de vertu <sup>7</sup> qui leur soit propre. Il est vrai que Dieu appliquera ses créatures pour besogner et pour parfaire ses œuvres quand il lui plaira : mais cependant il faut que la force lui demeure, c'est-à-dire que quand il prend et choisit des instruments selon sa volonté, cela n'empêche point que nous ne confessons que c'est lui qui fait le tout. Or la malice des hommes est telle, que quand des moyens inférieurs se présentent à nos yeux, il nous semble que Dieu est oisif au ciel ; et nous sommes si abrutis, quand nous mangeons le pain qui nous est produit de la terre, qu'étant soulés <sup>8</sup> nous n'avons pas l'esprit et la prudence de lever la tête en haut pour remercier Dieu. On en verra beaucoup qui seront tels. Et de fait, sinon que les fidèles s'incitassent à toujours regarder à Dieu, il est certain qu'ils gourmanderaient avec les autres, et ce serait pour avoir toujours le museau penché en bas, comme on dit. Voilà comment Dieu est fraudé de sa louange, d'autant que les moyens inférieurs nous retiennent et occupent nos sens, en sorte que nous ne pouvons pas comprendre que Dieu besogne par le moyen de son bras.

<sup>7</sup> Force.

<sup>8</sup> Rassasiés.

Voilà donc pourquoi notamment la vierge Marie met ici que Dieu *a fait force, en son bras* ; comme si elle disait qu'il ne faut point que Dieu emprunte une aide d'ailleurs, et qu'il a tout à son commandement, et encore que tout le monde se puisse dresser contre lui, que cela n'empêchera point qu'il n'exécute ce qu'il a ordonné et décrété. Et pourquoi ? La force de son bras est invincible. Voilà pour ce point.

Et ainsi, quelque résistance qu'il y ait d'ailleurs, soit que le diable fasse tous ses efforts, et que les méchants se joignent avec, toutefois cela ne pourra empêcher que Dieu ait toujours la victoire, et que son bras ne soit supérieur. Or il y a encore plus : c'est qu'il ne faut point que nous imaginions que Dieu soit aidé par nous ou par notre justice, ou que nous soyons secourus des saints ou des Anges du paradis. Que faut-il donc ? Que la vertu de Dieu seule nous suffise et que nous le glorifions, sachant que tout est de lui. Voilà en somme ce qui nous est ici montré par la Vierge.

Or cette doctrine se doit appliquer à toute la conduite du monde, à savoir qu'il n'y a rien qui subsiste sinon par la providence de Dieu ; et encore qu'il se fasse beaucoup de révolutions, que le tout dépend de là, et qu'il n'y a nul inconvénient ni aux hommes ni en toutes autres créatures, sinon celui qui leur est donné d'en haut. Il est vrai que le diable machinera tout ce qu'il lui sera possible pour mettre tout en confusion. Les méchants aussi seront débordés en une rage telle qu'il semblera qu'ils doivent mêler ciel et terre, et que tout doive être englouti par eux. Après, nous verrons aussi beaucoup d'autres choses qui pourraient nous éblouir la vue, tellement qu'il semblerait que Dieu eût quitté le gouvernement du monde. Mais il faut toutefois toujours prendre la conclusion qui est ici mise : *que Dieu besogne en la force de son bras*. Et bien que nous n'ayons pas un regard visible de ce bras de Dieu, il nous le faut appréhender par la foi ; et que nous sachions, bien que les choses nous adviennent et d'un côté et de l'autre, toutefois que Dieu a la conduite par-dessus. Car il est certain que nous ne saurions pas remuer un doigt, sinon que nous soyons gouvernés par lui et que sa vertu besogne. Voilà donc pour un item.

Or s'il est vrai qu'un passereau ne puisse voler en l'air, ou une mouche, sinon que Dieu conduise le tout, que sera-ce quand il nous faudra parvenir au Royaume des cieux ? Sommes-nous gens si habiles que nous puissions monter là de nous-mêmes ? Ainsi donc, connaissons qu'il faut bien que le salut éternel de nos âmes dépende de la vertu admirable que Dieu déploie, comme aussi il en est parlé au cinquante-neuvième chapitre d'Esaïe<sup>9</sup>, que quand Dieu a voulu racheter son Eglise, il a regardé de côté et d'autre, comme s'ébahissant de ce que nul ne venait au-devant de lui pour l'aider ; non pas que Dieu s'ébahisse comme s'il avait besoin d'aide, ni qu'il la cherche, mais c'est que le Prophète a voulu nous exprimer, comme en une peinture vive, combien nous sommes misérables, et qu'étant perdus et damnés,

<sup>9</sup> Esaïe 59 : 16.

toutefois nous ne cherchons point le remède en notre Dieu. Il faut donc qu'il marche et qu'il s'arme de la vertu de son bras et de sa justice propre. Voilà donc comment il nous faut commencer par les choses petites et qui ne sont pas de grande estime et de grand poids, pour connaître comment Dieu besogne par son bras et y montre sa vertu.

Mais il faut aller plus haut comme par degrés, et conclure qu'en ce que Dieu nous retire des abîmes d'enfer et de la malédiction en laquelle nous sommes plongés, et qu'il nous attire en l'espérance du salut, qu'en cela il n'y a rien du nôtre. Comment donc ? C'est Dieu qui fait vertu. Par quel moyen ? Il est vrai qu'il se servira de la prédication de l'Evangile et des Sacrements, mais cela ne sera rien de plus que quand on arrose la terre, ou qu'on la cultive : il faut que Dieu donne l'accroissement. C'est donc ce bras dont il est ici fait mention, qui mérite d'être reconnu.

Et pour cette cause, en la seconde partie du verset, la vierge Marie ajoute *qu'il dissipera les orgueilleux en la pensée de leur cœur.*

Il est vrai que ce sont deux sentences distinctes. Mais quoi qu'il en soit, la seconde explique mieux ce qui avait été dit en la première. Car les hommes ne se peuvent tenir de toujours dresser leurs ergots — comme on dit — afin d'apparaître et d'avoir quelque lustre. Et c'est toujours obscurcir la vertu de Dieu ; car nous ne saurions si peu nous attribuer que nous ne diminuions autant de ce qui appartient à Dieu seul. Ainsi donc, étant ainsi enclins à cette affection maudite de nous montrer et d'avoir quelque valeur, connaissons que, ce faisant, nous dépouillons Dieu de la gloire qui lui est propre et qu'il se réserve. Et ainsi, jamais le bras de Dieu n'aura sa prééminence, afin de montrer que c'est sa seule vertu qui domine, jusqu'à ce que nous soyons abattus.

La vierge Marie donc, non sans cause, ajoute que Dieu dissipera tous les orgueilleux, et tous ceux qui tâchent de lui ravir sa louange, pour que sa vertu ne soit point connue et renommée selon qu'elle en est digne. Or cependant nous avons aussi à noter la façon de parler dont elle use, c'est *qu'il les dissipe de la pensée de leur cœur.* Ceci est bien pour exprimer quel est l'orgueil des hommes. Il est vrai que ce vice sera condamné de tous : mais nous ne le connaissons pas bien pour l'avoir en haine et détestation, comme nous voudrions. Si nous pouvions concevoir cela que tous les orgueilleux font la guerre à Dieu, et qu'ils l'ont aussi pour ennemi et partie adverse, il est certain que nous serions bientôt abattus et comme réduits à néant ; il n'y aurait personne qui n'eût une bride de modestie pour se retenir en la sujétion de Dieu et pour s'humilier sous sa main forte, comme nous en sommes par saint Pierre exhortés <sup>10</sup>. Si cela nous était bien résolu que Dieu ne peut souffrir les orgueilleux qu'il ne rabatte leurs sourcils, et qu'il ne les confonde entièrement, ce vice nous serait mieux connu

pour nous être détestable. D'autant donc nous faut-il mieux observer ce qui nous est ici exprimé par la Vierge de tous orgueilleux, c'est de dire qu'ils ont leur cœur enflé comme des crapauds, qu'ils pensent être des merveilles, et qu'ils étendent leurs ailes en l'air. Et encore ne se contente-t-elle pas de dire cela, mais elle met les *pensées de leur cœur*. En quoi elle montre qu'ils bâtissent là-dedans comme des mondes, par manière de dire ; car les orgueilleux premièrement pensent avoir tout à leur appétit ; ils consultent, ils délibèrent, comme si l'exécution était en leur main : il nous faut besogner ici, il nous faut aller là le lendemain ! Leur ambition est une bête si enragée qu'il n'y a ni fin ni mesure en toutes leurs entreprises et complots ! Quand donc les hommes sont adonnés à ce vice, il est certain que Dieu ne leur est plus rien, car ils ont tout en leur manche et à leur poste <sup>11</sup>. Et là-dessus ils délibèrent, comme j'ai dit, ils entreprennent, ils machinent ! Nous voyons quelles sont les entreprises des princes de ce monde : elles sont si téméraires que les petits enfants et les plus malotrus auront honte de s'y amuser comme ils font. Et aussi on voit que leurs complots et leurs entreprises sont si ridicules, que c'est une honte : Je ferai ceci, j'attendrai cela. Ils tracassent par mer et par terre, comme il est dit au Psaume <sup>12</sup>, et leur pensée même s'attachera au ciel, qu'ils voudraient quasi dépiter Dieu. Non pas qu'ils le fassent ouvertement, car ils auraient horreur encore d'une telle impiété : mais qu'on examine bien tous leurs faits et toutes leurs entreprises, il est certain qu'on trouvera que ce n'est rien, et qu'ils s'entortillent seulement en leurs pensées. Et là-dessus néanmoins il y a de l'audace et de la témérité si grandes qu'on ne les peut rompre en façon que ce soit : ils oublient qu'ils sont ses créatures mortelles !

Voilà donc les *pensées du cœur* dont parle la vierge Marie : d'autant que les orgueilleux se retirent là, et qu'ils pensent en leurs cœurs ceci et cela, comme il en est parlé au Prophète Esaïe <sup>13</sup>, et qu'il leur semble qu'ils se pourront cacher de Dieu, que quand ils auront bien fait leurs pratiques secrètes, ils feront des merveilles, et leur semble qu'ils pourront tromper Dieu, quand ils auront ainsi machiné en leurs pensées. Or par cela nous sommes admonestés que pour nous ranger à la sujétion de notre Dieu, et pour n'être point confondus et engloutis par sa main, il nous faut en premier lieu cheminer en simplicité ; et qu'il nous souvienne de ce que dit David au Psaume : qu'il a été comme un enfant qui est naguère sevré de la mamelle de la mère, et qu'il ne s'est point égayé en des choses qui fussent admirables pardessus lui <sup>14</sup>. Et il nous faut bien noter cela : car quand nous cheminerons en simplicité, nous serons contents d'être petits selon qu'il plaira à Dieu. Et encore qu'il nous élève, nous ne laisserons pourtant pas de toujours cheminer en sa crainte. S'il ne permet point que nous

<sup>11</sup> A leur gré.

<sup>12</sup> Cf. Psaume 10, et de nombreux autres psaumes décrivant le comportement des méchants.

<sup>13</sup> Esaïe 2 : 5-22.

<sup>14</sup> Psaume 131.

soyons tant prisés et estimés parmi les hommes, cela nous rangera d'autant mieux à nous assujettir à lui. Mais au contraire, quand nous chercherons les choses qui sont merveilleuses par-dessus nous, c'est comme si nous voulions arracher les nuées du ciel, pour les mettre sous nos pieds afin qu'elles nous élèvent.

Apprenons donc qu'il nous faut laisser conduire par la main de Dieu, et nous contenter du degré auquel il nous aura mis : et que nous ne désirions point une chose, quand Dieu ne nous y appellera point. Et au reste gardons-nous de ces pensées de nos cœurs, et de ces choses qui sont merveilleuses par-dessus nous : car voilà qui est pour tromper tout le monde. Mais au contraire, quand nous serons sollicités à faire ces grands discours que le diable nous suggère pour nous faire éblouir en nos vanités, que nous coupions broche à tout cela ; que nous soyons retenus pour dire : Hé bien, j'ai assez de charge à servir mon Dieu ; et quand j'aurai beaucoup plus de sainteté, encore ne pourrais-je pas m'acquitter de mon devoir, pas même de la centième partie ; je ne prendrai donc point de plus grands faits que Dieu ne m'en donne ; il connaît ma portée et ma force ; il ne reste donc rien, sinon que dorénavant je m'étudie à cheminer en la crainte de mon Dieu, mieux que je n'ai fait auparavant. Et d'autant que ma vie est si brève, je suis encore bien loin du but qui m'est proposé. Car bien que je m'efforce d'en approcher, le chemin est encore bien loin et difficile ! Car on voit comme nous bataillons contre la volonté de Dieu par les pensées de nos cœurs : c'est-à-dire par les entreprises que nous faisons, qui sont obliques et tortueuses comme des serpents. Et voilà où nous serions entièrement arrêtés sinon que Dieu nous en retirât par sa grâce.

Et ainsi, que nous rejetions toutes ces choses-là, et que chacun regarde à quoi il est appelé de Dieu ; et qu'en rondeur et en simplicité nous nous remettons en sa main et en sa conduite. Et que là-dessus aussi chacun se connaisse être redevable à son prochain. Car pour abattre tout orgueil, il faut commencer par ce bout, de savoir que nous tenons tout notre bien de Dieu. Et suivant ce qui a été dit, que nous attribuions toute la louange, tant des grâces que nous avons maintenant reçues, que de celles que nous espérons, que cela soit attribué à sa miséricorde. Voilà pour ce point. Et puis, que nous connaissions que Dieu nous a obligés à nos prochains, afin que nous ne désirions point de dominer sur eux par l'opprobre et le mépris, mais que nous leur rendions ce qui leur appartient. Et pour le troisième, que nous connaissions que Dieu n'a point tellement destitué de ses grâces les plus petits de son Eglise, qu'encore il n'ait imprimé quelques marques et signes en eux, par lesquels il veut montrer qu'il veut qu'ils soient honorés, et qu'il faut que nous les prisions, si nous voulons être prisés de notre Dieu. Et au reste, que nous sachions que Dieu en cette sorte nous bénira pour nous faire suivre notre train en simplicité et en la vie et en la mort, afin que son nom soit glorifié en nous.

## QUATRIÈME SERMON\*

### **Evangile selon Saint Luc, I, versets 52 à 55**

*52. Il a arraché les princes des sieges et a eslevé les petis. 53. Il a rempli de biens ceux qui avoyent faim, et a laissé les riches vuides. 54. Il a receu Israel son serviteur pour avoir souvenance de sa misericorde. 55. Ainsi qu'il a parlé à nos Peres, la promettant à Abraham et à sa semence eternellement.*

(Luc 1, verset 52)

Nous avons montré, puisque Dieu résiste aux orgueilleux, que nous ne saurions mieux faire que de cheminer en simplicité. Car si nous amassons des pensées pour nous faire valoir, si nous faisons de grands et longs discours, il faudra que tout soit dissipé et que Dieu y mette la main, en sorte que l'issue ne soit que ruine et confusion. Avisons donc de n'être point prudents outre mesure, mais en sobriété. Si nous ne cheminons doucement, pour ne point excéder ce qui est de notre vocation, il est certain que nous serons comme des bêtes égarées, et nous ne ferons que nous rompre le cou, d'autant plus que nous marcherons vite.

C'est pourquoi maintenant la vierge Marie ajoute en son Cantique *que Dieu arrache les princes de leurs sièges, et les puissants, et qu'il élève les petits.*

Les incrédules verront les changements qui adviennent au monde : mais ils pensent que Dieu se joue du genre humain comme d'une pelote, ainsi qu'ils en ont parlé en leurs blasphèmes, ou bien que tout soit tourné çà et là à l'aventure. Mais nous avons à noter, quand Dieu élève ainsi les petits, et qu'il abat les grands, que c'est parce que les hommes ne peuvent porter leur condition, et qu'ils s'oublient, et là-dessus que non seulement en leur orgueil et fierté ils mépriseront tous leurs prochains, mais feront aussi la guerre au ciel : il faut qu'une telle folie, ou plutôt une telle rage et si excessive, soit réprimée ! Notons donc bien, que toutes les fois que ceux qui étaient élevés en haute dignité sont abattus, et à l'opposite que ceux qui étaient méprisés sont honorés, que cela n'advient point sans cause, mais que Dieu nous propose de tels exemples pour notre instruction,

afin que ceux qui sont petits ne désirent point plus que Dieu n'a ordonné, et que ceux qui sont au-dessus des autres en degré de supériorité, voire en empire souverain, connaissent qu'ils sont des créatures mortelles, et que le fait qu'ils sont par-dessus les autres ne leur vient que de ce qu'il a plu à Dieu de les approcher de soi. Pour cette raison, que toujours ils s'entretiennent dans l'obéissance, et connaissent que du jour au lendemain Dieu pourra mettre tout leur honneur en opprobre, et toute leur dignité en infamie. Voilà donc pourquoi ces deux choses sont conjointes, que Dieu dissipe et confond les orgueilleux en la pensée de leurs cœurs, c'est-à-dire de ce grand amas qu'ils font pour se maintenir, et pour s'appuyer, et pour se confirmer. Quand donc ils ont bien comploté, et qu'ils auront été bien prudents, qu'ils auront pensé avoir fait des merveilles et tout gagné, Dieu dissipera cela et le fera aller en fumée.

Et puis il s'ensuit *qu'il arrache les grands de leurs sièges*. Et pour quoi ? Car les grands se doivent toujours tenir dans l'humilité, connaissant que Dieu les a d'autant plus obligés à le servir qu'il les a employés en un état si honorable. Mais au lieu de cela, les uns se débordent en tyrannie et cruauté, les autres sont si aveugles de leur ambition qu'ils ne pensent plus être sujets à l'état commun de la vie humaine, les autres sont dissolus jusqu'au bout, et se baignent en leurs délices et voluptés, les autres ne tiendront compte de toute loi. Voilà pourquoi il faut que Dieu y mette la main, et qu'il les arrache de cette hauteur dont ils ont abusé, et en laquelle ils se sont oubliés. Ce n'est point donc que Dieu ait son ébat <sup>1</sup> à faire des révolutions en ce monde, quand nous voyons que les choses se changent, mais il le fait par son juste jugement. Nous ne voyons point toujours pourquoi, mais il nous faut avoir cela pour conclu qu'il tire en bas ceux qui étaient élevés, d'autant qu'ils ne peuvent porter leur condition. Car il est certain que s'ils étaient appuyés en Dieu, ils auraient un fondement ferme et permanent ; mais d'autant qu'ils se dressent contre lui, il faut qu'ils trébuchent, et d'autant qu'ils ont plus présumé, il faut que Dieu les mette en plus grande ignominie.

Et de fait, la raison en est marquée au Psaume 75, où il est dit : Ne parlez point ici avec un cou enflé et dur et raide, et ne dressez point la corne en haut, car ce n'est point ni de l'orient ni de l'occident, ni de midi ni de septentrion que vient la hauteesse. Dieu est juge et gouverneur, il abaisse l'orgueil qui s'élève par trop <sup>2</sup>. Là nous avons une bonne déclaration de ce passage, car le Prophète en premier lieu montre qu'il faut que les rois de ce monde, et ceux qui sont adorés comme des petits dieux, souvent soient ruinés : cela parce qu'ils raïssent leur cou pour leur prospérité, et qu'il leur semble qu'ils ne doivent jamais ployer, qu'ils ne sont point sujets à Dieu, et ne pen-

<sup>1</sup> Prenne plaisir.

<sup>2</sup> Psaume 75 : 5-8.



sent jamais rendre compte de leur état, et que là-dessus ils se débordent et se donnent toute licence à mal faire, car ils ne s'estiment pas être sujets ni à loi, ni à raison, ni à rien qui soit. D'autant donc que les orgueilleux se corrompent en une telle fierté et outrecuidance, il faut que Dieu y mette la main. Et puis il est ajouté que ce n'est ni de l'orient ni de l'occident, c'est-à-dire que nous avons beau regarder les choses ici-bas, comme un tel a pu parvenir à une dignité si grande, comme un tel a été si tôt abattu. Mais quoi ? Dieu humilie et exalte ce que bon lui semble. Et pourquoi ? Car il nous faut bien peser ce mot : car il est juge, c'est-à-dire qu'il est juste gouverneur.

Nous voyons que Dieu n'avance pas les hommes, et qu'il ne les revire pas de côté et d'autre pour dire qu'il aime la confusion, et que c'est sans propos, mais parce qu'il gouverne, car ce droit lui appartient. Et en quelle sorte ? Il faut que ceux qui abusent de leur état et de la grâce que Dieu leur fait en les honorant, que ceux-là soient ruinés en leur orgueil, et que les petits soient en exemple que quand il plaît à Dieu il ne faut sinon qu'il tende la main à celui-ci qui était comme foulé au pied et rejeté, et en un moment le voilà honoré, le voilà estimé et prisé, et Dieu lui donnera la main pour le soutenir. Et d'autant plus que nous voyons les révolutions fréquentes, c'est-à-dire qu'elles adviennent souvent, nous avons à noter que l'ingratitude des hommes ne peut souffrir que Dieu continue sa bonté envers eux. Car quand un grand aura été abattu, bien que nous devions être tous en crainte et en souci, nul n'y pense, et ceux qui leur succéderont feront encore pis. Or il faut que Dieu y mette ordre ! Quand donc nous verrons les choses être si souvent revirées, connaissons que le tout procède de la malice et de la perversité des hommes.

Mais quoi qu'il en soit, que nous apprenions ici double leçon : que quand nous voyons les grands être si abattus, que chacun connaisse que Dieu hait l'orgueil, et l'a en détestation, et qu'il faut qu'il s'y oppose, et que tous ceux qui voudront se dresser outre mesure rencontreront la main forte de Dieu, qui sera pour les casser et les briser : car il est dit qu'il nous faut humilier sous sa main forte, afin d'être exaltés<sup>3</sup>. Et il est certain aussi qu'un homme ne se pourra élever d'un petit doigt outre sa vocation, qu'incontinent la main de Dieu ne lui soit contraire. Et la pourrons-nous soutenir ? Elle est par trop dure pour nous. Ainsi donc quand nous voyons que Dieu abaisse l'orgueil et le sourcil, comme dit l'Ecriture, de ceux qui dressent ainsi les cornes, que nous apprenions d'être modestes et que de tels exemples nous servent comme de patrons et de peintures pour nous mirer là-dedans. Et voilà pour un item.

Et même si nous sommes petits, que nous fassions cette comparaison : Et comment encore m'épargne-t-il ? Car je vois qu'il commence par les montagnes, c'est là où la foudre tombera le plus sou-

<sup>3</sup> I Pierre 5 : 6.

vent. Dieu donc commence par les plus grands à cause qu'ils abusent du bien que Dieu leur a fait, et plus ils ont l'occasion de s'élever, plus ils se donnent licence à tout mal. Mais il est certain qu'en ce faisant ils provoquent la colère de Dieu beaucoup plus que les petits compagnons. Ainsi donc, quand nous serons petits ou de moyen état, que nous apprenions de cheminer en toute modestie, voyant que Dieu renverse si durement ceux qui étaient comme exemptés de l'ordre et du rang commun des hommes.

Et quand d'autre part il est dit que *Dieu exalte les humbles*, qu'il ne nous fasse point mal d'être en condition basse, car cela procède de la bonne volonté de Dieu, et il est certain qu'il nous assigne à chacun son degré, et que les pauvres qui sont méprisés et comme rejetés du monde, ne sont point pourtant aliénés de lui, comme il est dit au Psaume : qu'il habite en haut, mais c'est pour regarder les choses petites <sup>4</sup>. Le Prophète déclare là la providence de Dieu et le soin paternel envers ceux qui se contentent de leur petitesse, qui ne sont point transportés de ce fol appétit de dominer et de se faire valoir. Que donc nous apprenions de nous tenir sous le joug, quand notre Seigneur ne voudra pas nous élever en grande dignité selon le monde. Et cependant contentons-nous aussi de ce que nous avons à nous glorifier en son adoption gratuite, par laquelle il nous avoue pour ses enfants, et que cela nous soit plus que s'il nous donnait tous les royaumes de la terre, et toutes les voluptés et délices, et tous les bonheurs que nous pourrions souhaiter. Que sera-ce au prix de cet héritage éternel dont nous sommes participants par la foi et qu'il nous réserve comme un trésor ? Si nous habitions toujours en ce monde ce serait autre chose : mais nous y sommes comme pauvres étrangers et ne pouvons nous glorifier d'y demeurer, quoi qu'il en soit.

(Luc 1, verset 53)

Or, suivant cela, il est aussi dit que *Dieu repaît les pauvres affamés* et qu'il les soûle <sup>5</sup>, et au contraire qu'il renvoie les riches tout vides. Et ce n'est point sans cause que les hommes ont souvent faute, d'autant qu'ils ne font point hommage des biens qu'ils ont reçus à celui auquel la louange en est due. Or tant y a que notre Seigneur fera prospérer celui-ci et celui-là, cependant les voilà incontinent abandonnés à quelque vice, et plus débordés qu'ils n'avaient été auparavant. Or, selon que notre Seigneur se montre libéral envers nous, il est certain qu'il nous allèche, par manière de dire, à soi, et tâche de nous gagner doucement ; et c'est afin que nous soyons incités à l'aimer d'autant plus, et à le servir. Cependant qu'advient-il ? Cette prospérité-là sera cause de faire déborder les hommes, les uns à une avarice insatiable, que s'ils ont gagné ceci ou cela, il faudra s'augmen-

<sup>4</sup> Psaume 113 : 5-7.

<sup>5</sup> Rassasié.

ter, et n'y aura qu'une ardeur de toujours avoir plus, et cela les transportera en sorte qu'il n'y aura plus ni foi ni loyauté ni conscience. Là-dessus viendra la cruauté : ils seront comme des bêtes sauvages, et quoi qu'on leur remontre ce leur est tout un. Il n'y aura plus nulle raison, nulle humanité, ni nulle compassion de leurs prochains. Ils mangeront les pauvres, ils humeront leur substance, et rongeront même leurs os. Les autres se débordent en grande pompe et superfluités dissolues. Il y aura des vices qui seront pour corrompre tout, comme on voit que les grands ne seront point tenus en bride ; ils amèneront tant de choses qu'à la fin il faudra qu'une ville soit infectée de paillardises, vilenies et choses abominables. Après, les autres voudront être comme adorés. Bref, il n'y aura nul qui ne prenne occasion de se débaucher et de s'aliéner de Dieu par les biens qu'il aura reçus de sa main.

Mais quoi qu'il en soit, nous voyons des exemples pour nous confirmer en cette doctrine. Car encore que les riches ayant beaucoup amassé, le plus souvent ils sont pauvres, quoi qu'il en soit : car ils ne laissent point de brûler ; il leur semble que la terre leur doive faillir ; ils ne regardent pas à ce qu'ils ont, il leur semble qu'il leur échappe. Et ainsi ils se tempêtent et se tourmentent en leur inquiétude qu'on ne leur pourrait bailler plus grand tourment que celui qu'ils se font à eux-mêmes ; c'est pourquoi ils ne laissent point d'être vides et affamés, bien qu'ils aient assez pour se crever, et qu'ils se crèvent eux-mêmes.

Après nous en verrons beaucoup de prodiges qui se détruisent, et les autres aussi. On en verra d'autres qui auront travaillé tant et plus, et se seront tourmentés par l'espace de trente et quarante ans ; et les voilà diminués en tournant la main <sup>6</sup> ! Ils auront retiré les morceaux de leur bouche, comme on dit, ils n'auront point osé dormir leur souïl, de peur de faire vieillir leur plume. Bref, ils auront été misérables tout le temps de leur vie ! Et qu'un vent souffle, on est tout ébahi que les voilà entièrement consumés. Et comment ? Dieu y a besogné ! Il faut reconnaître cela, comme il en parle par ses Prophètes.

Il ne nous faut point donc juger toujours simplement à l'œil de la sentence qui est ici contenue, que *Dieu renvoie les riches tout vides*. Mais considérons si ceux qui ont beaucoup de biens se contentent, et s'ils remercient Dieu, et s'ils sont prêts de résigner le tout, s'ils connaissent que tout leur est venu et que tout leur dépend de cette libéralité. Si les riches sont tels, il est certain qu'ils ne sont point vides ; mais quand les uns attirent toujours à eux, que les autres brûlent, d'autant qu'ils pensent qu'il ne faut rien pour les faire devenir pauvres ; que les autres sont prodiges, et ne savent où ils emploient ce qu'ils dépensent, les autres par leur ambition dispersent de côté

<sup>6</sup> En un tournemain.

et d'autre, ou pour se faire valoir, ou pour demeurer en crédit : quand donc nous voyons cela, connaissons qu'ils ne laissent pas d'être vides, encore qu'ils aient beaucoup. Voilà donc quant à ce point.

Or il y a à l'opposite *que Dieu rassasie les pauvres affamés*. En ceci nous avons à noter que souvent il nous vaut mieux être pauvres et indigents que d'avoir des biens excessifs. Il est vrai que Dieu de son côté sait bien pourquoi il donne des richesses à ceux qui en abusent méchamment, et qui les corrompent et profanent, et pourquoi aussi il n'en donne point aux autres. Mais de notre côté, quand nous n'aurons point beaucoup de possessions, quand nous n'aurons point les seigneuries et principautés de ce monde, que nous n'aurons point l'or et l'argent, et tout le reste : connaissons que notre Seigneur sait qu'il nous est utile d'être ainsi pauvres. Car bien qu'il semble souvent que les pauvres soient de petits Anges, s'il advenait qu'ils fussent enrichis, on les verrait incontinent changés. Ainsi donc Dieu, connaissant notre infirmité, nous donne comme une médecine préservative, et ne permet point que nous ayons de quoi gourmander en quelque façon que ce soit. Voilà, dis-je, ce que nous avons à retenir de cette sentence, où il est dit que *Dieu rassasie les affamés*.

Or quand ce mot d'*affamés* est mis, ce n'est pas pour exprimer que l'indigence que nous avons nous doive être comme un aiguillon pour nous piquer à murmurer contre Dieu et pour nous fâcher, et n'avoir point de repos ni de relâche quand nous n'aurons point tout à souhait. Car encore que nous soyons en disette, il faut que nous demandions à Dieu notre pain ordinaire, que nous tenions ce peu qu'il nous donne comme une bénédiction, et que nous lui en rendions des actions de grâces.

Mais la Vierge a voulu signifier deux choses. C'est qu'encore que nous n'ayons rien, Dieu est assez riche pour nous sustanter, et que sa seule bénédiction nous sera plus que si nous avions les greniers pleins, les caves bien garnies, et l'or et l'argent en bourse. Quand nous aurions le monde entier, il est certain qu'un morceau de pain avec la bénédiction de Dieu nous sera beaucoup plus, comme il est dit au Psaume 37, que toute abondance, qui n'est que pour faire crever ceux qui n'en savent user avec action de grâces.

Et puis elle a aussi bien voulu exprimer qu'en toutes choses il faut recourir à Dieu ; et que nous ne rongions point notre frein, comme les incrédules qui tempêtent et se fâchent quand ils sont en disette, et qu'ils sont destitués des biens de ce monde, et cependant qui n'ont point l'esprit d'ouvrir la bouche comme les petits corbeaux, ainsi qu'il est dit au Psaume : Quand ils ont faim, ils dressent leur bec en haut pour demander pâture à Dieu <sup>7</sup>. Voilà comme il y en a beaucoup qui sont affamés, et néanmoins ne laissent pas d'avoir leur cœur enflé d'orgueil, et crèvent de dépit, et sont pleins de murmures

à l'encontre de Dieu, et qui jamais n'ouvrirons la bouche pour dire : Seigneur, aie pitié de moi ! Apprenons donc quand nous aurons faute et indigence, de chercher le bien où nous le pourrions trouver, à savoir en Dieu, car c'est son office de rassasier les affamés.

Bref, en tout ceci la sainte Vierge nous a montré que Dieu non seulement veut être connu comme gouverneur du monde en l'ordre naturel et continu, mais aussi en tous les changements que nous voyons. Or ceci est bien notable : car, comme j'ai déjà touché, les gens profanes et qui n'ont eu nul enseignement en l'Ecriture sainte, diront toujours : Fortune ! Fortune ! quand ils verront quelque homme appauvri, et qu'un autre sera soudain élevé en honneur ; et là-dessus Dieu ne leur sera rien ! Or au contraire, nous sommes admonestés de connaître que ce sont des jugements extraordinaires de Dieu. Si nous étions tels que nous devrions être, il est certain que nous serions tous comme en un paradis terrestre, et chacun aurait de quoi se réjouir ; mais notre Seigneur nous envoie des afflictions diverses, comme il connaît qu'il est bon à chacun de nous. Et voilà pourquoi il nous faut recevoir notre portion comme les enfants de la main de leur père : que chacun ait ce qui lui est donné, et qu'il le remercie. Au reste, nous sommes admonestés en outre que notre Seigneur change ainsi les choses qui devraient couler comme d'un train continu. Et pourquoi ? Il est dit au Psaume 107 : Parce que les hommes s'oublient quand ils sont en prospérité, qu'il semble qu'ils veulent dépitier Dieu ou le défier manifestement, que les hommes se débauchent en une façon et en l'autre : il faut bien que notre Seigneur envoie la stérilité en des pays, qu'il afflige les autres par prison et captivité, qu'il affame les uns, qu'il permette que les autres soient tourmentés jusqu'à toute ignominie. Quand toutes ces choses-là adviennent, connaissons qu'il faut que l'iniquité ait la bouche close, comme il est dit en la conclusion du Psaume, et que nous soyons ravis en étonnement pour connaître combien les jugements de Dieu sont admirables. Voilà donc ce que nous avons à retenir en somme de ce qui nous est ici montré par la Vierge.

(Luc 1, versets 54 et 55)

Or là-dessus elle prend sa conclusion de la grâce qui lui avait été faite, et dit *que Dieu a reçu Israël, son serviteur, et a eu souvenance* (ou, d'autant qu'il s'est souvenu) *de sa miséricorde, selon qu'il avait parlé aux pères anciens, à Abraham et à toute sa postérité.*

Nous avons dit ci-dessus qu'en ces louanges générales de Dieu, la sainte Vierge montre comment nous devons être incités à louer Dieu : c'est que nous prenions occasion et matière de quelque bien spécial qu'il nous aura fait, pour étendre nos pensées et tous nos sens çà et là. Comme quoi ? J'aurai été délivré de quelque maladie, j'aurai été secouru en quelque nécessité, j'aurai échappé à quelque grand dan-

ger. Hé bien ! je dois louer et magnifier Dieu en cela, qu'il s'est ainsi montré favorable envers moi dans le besoin. Mais cela ne suffit pas encore : car il faut que je sois conduit plus loin, à savoir que ce n'est pas de maintenant que Dieu a commencé à me faire du bien. Car quand je suis sorti du ventre de ma mère, n'a-t-il pas fallu qu'il m'en ait tiré miraculeusement ? Après, j'ai toujours senti sa main, car il m'a secouru et aidé en telle sorte et en telle autre. Combien de fois a-t-il besoiné envers moi, pour me retirer de tant de périls et de tant de dangers ? Après, quelle grâce m'a-t-il faite et en ceci et en cela ? Quand donc nous aurons bien connu et pesé les biens que nous avons reçus et obtenus de Dieu, nous y serons tout confus, et surtout quand nous regarderons à ce bien inestimable qu'il nous a fait même avant notre naissance et avant que nous fussions créés, quand il s'est montré pitoyable envers nous. Et quand il n'y aurait que cette élection éternelle, par laquelle il nous a élus et choisis pour soi, et en vertu de laquelle, nous appelant à la connaissance de son Evangile, il nous a fait membres de notre Seigneur Jésus-Christ son Fils, n'avons-nous point en cela des témoignages infinis de la bonté, sagesse et justice de notre Dieu ? Voilà comment seulement une grâce nous doit donner l'occasion de magnifier Dieu en tout et partout, et de nous étendre, par manière de dire, en haut et en bas, et de côté et d'autre, et que nous n'oublions nul de ses bienfaits.

Voilà comme la Vierge en a fait en ce Cantique. Car elle a commencé par sa personne. Voici, j'ai de quoi louer mon Dieu, voire de tant de biens que j'ai reçus de sa main, en sorte que toutes les nations, qui auront toutes ces choses, me diront heureuse. Et pourquoi ? Car il a regardé ma petitesse. Nous voyons comme elle se démet et s'abaisse jusqu'au bout. Cependant, elle dit : Mais quoi qu'il en soit, Dieu a besoiné d'une manière magnifique envers moi. Là-dessus elle fait cette déduction universelle que nous avons vue, que c'est l'office de Dieu de juger le monde et de le gouverner ; bien qu'il se fasse beaucoup de changements, que ce n'est pas à l'aventure, mais par son juste et admirable conseil ; que son Nom est toujours saint ; qu'il ne faut point que nous tentions de le contredire en rien ; qu'il faut que nous lui attribuions toujours la louange de justice et sagesse, et que nous trouvions bon tout ce qui procède de lui. La Vierge donc parle ainsi de la providence de Dieu ; et puis elle retourne à cette rédemption dont elle devait être l'organe, et dit que *Dieu a reçu Israël, son serviteur*. Elle parle de ce peuple qui portait le nom de son père Jacob, qui fut appelé Israël, pour montrer la force et la constance qu'il avait eues au combat, quand il eut la victoire sur l'Ange. La Vierge donc dit que Dieu a reçu son peuple. Et comment ? Etait-il auparavant révolté ? Oui, en apparence ; il est vrai que l'alliance de Dieu a toujours été immuable, et comme nous l'avons montré ci-dessus, encore que les Juifs aient été incrédules, Dieu n'a point changé de nature pourtant, qu'il ne se soit déclaré fidèle, comme saint Paul en parle au troisième

chapitre des Romains, quand il dit que les Juifs ont bien anéanti, en tant qu'il était en eux, l'alliance de Dieu, où toutes les promesses consistaient et avaient leur vigueur ; mais cependant que Dieu a toujours persisté en son propos. Car si les hommes sont menteurs — comme l'Ecriture les nomme — Dieu est véritable et demeurera toujours tel, et ne fléchira point à cause de leur malice.

Mais quoi qu'il en soit, bien qu'il ait toujours réservé quelque semence en ce peuple-là, parce qu'il avait dit à Abraham : Je serai ton Dieu, et le Dieu de ta lignée, tant y a qu'on eût pensé, en jugeant selon l'état extérieur, que ce pauvre peuple-là était totalement rejeté. Et souvent l'Ecriture en parle ainsi : Pourquoi as-tu mis en opprobre ton héritage ? Pourquoi as-tu déchiré les haies qui étaient à l'entour, que tu as rompu les clôtures tellement que les bêtes sauvages y sont entrées pour tout gâter et dissiper<sup>8</sup> ? Voilà donc la réjection extérieure qui apparaissait devant les hommes, bien que Dieu ne laissait pas d'être toujours fidèle ; et même tout était venu à l'extrémité au temps où notre Seigneur Jésus-Christ est apparu dans le monde. Car bien que les Juifs eussent été rendus à la liberté, et qu'ils eussent réédifié le temple et la ville de Jérusalem, et que Dieu y fût invoqué, toutefois nous savons les misères qu'ils ont endurées, que la ville de Jérusalem a été remplie du sang de ceux qui persistaient en la vraie et pure religion, qu'il n'était point question seulement d'en brûler deux ou trois douzaines, mais que la mère avec ses enfants était mise à mort, qu'on leur a à tous coupé la gorge, que c'était une chose plus horrible qu'il n'y en eut jamais au monde. Or à la fin, voilà les pauvres Juifs mis en une servitude telle qu'ils n'osent plus gronder ; et même ils sont assujettis à leur ennemi mortel Hérode qui ne demandait que d'accabler ce pauvre peuple-là, et bien qu'il ait fait mine d'être juif, tant y a qu'il eût voulu abolir toute la religion. Après, les Romains de leur côté ravissent leur proie, ils pillent tout ce qu'ils peuvent ; il fallait que les tributs fussent comme pour faire courber ces pauvres gens, et même la doctrine était toute corrompue avec sa pureté. Il est vrai qu'il n'y avait pas d'idoles ni beaucoup d'autres superstitions visibles, mais tant y a qu'il n'y avait plus nulle pureté : on ne savait plus ce que c'était que de servir Dieu, ni de se fier en lui. On en parlait bien, mais c'était sans intelligence. Bref, on était venu en une confusion telle qu'on eût dit que Dieu avait entièrement quitté ce peuple-là, et qu'il le voulait mettre comme sur un échafaud pour faire dresser les cheveux sur la tête à tous ceux qui le regarderaient. Or s'il y a eu jamais grande confusion en cette nation-là, ç'a été alors que Jésus-Christ a été envoyé.

Voilà donc pourquoi la sainte Vierge dit que *Dieu a reçu son serviteur*. Car auparavant il a été comme jeté bas, et il était demeuré là comme une charogne pourrie dont on ne tiendra compte. Et Dieu l'est

<sup>8</sup> Psaume 80 : 13-14. Cf. Esaïe 5 : 5-6.

venu chercher, non seulement pour le retirer de la boue, mais comme d'un profond abîme. Ainsi donc nous voyons comment la miséricorde de Dieu est ici magnifiée, quand il a envoyé le Rédempteur qu'il avait promis si longtemps auparavant.

Or ici nous avons à observer en premier lieu ce que dit saint Paul, c'est que Dieu, en dressant son Eglise, appelle les choses qui ne sont point, pour leur donner l'être<sup>9</sup>. Car il faut que nous sortions comme de rien pour donner à Dieu la gloire qui lui est due en notre salut. Si nous avions je ne sais quoi, le moins du monde que nous apportions de notre tête, encore que nous soyons plus misérables que tout, nous voudrions pourtant être les compagnons de Dieu, et ne voudrions pas lui accorder que notre salut procédât de sa pure bonté. Il faut donc que nous soyons comme de pauvres chiens pourris, et que notre Seigneur nous change entièrement, afin que nous connaissions qu'il nous a retirés des enfers, pour nous appeler au Royaume des cieux. Il n'y a point de doute que cette confusion si grande que nous avons dite, qui était parmi le peuple des Juifs, ne soit venue par le conseil de Dieu, afin de donner plus grand lustre à la Rédemption qu'il avait promise. Car bien qu'Abraham ait été tiré du profond de l'enfer, par manière de dire, d'autant que lui et ses pères servaient les idoles, comme il en est parlé au dernier chapitre de Josué<sup>10</sup>, toutefois les Juifs n'eussent point connu que leur salut était gratuit, sinon que Dieu les eût matés, en sorte qu'ils fussent en opprobre et en détestation à tout le monde, et qu'ils n'en pussent plus, qu'ils sentissent qu'ils avaient une vie qui était bien pire que toutes les morts qu'on saurait endurer. Si donc ils n'eussent été amenés là, ils n'eussent pu glorifier Dieu. Nous sommes donc appelés ici à considérer la miséricorde de Dieu comme en un miroir, quand il est dit *qu'Israël a été reçu*, c'est-à-dire que l'Eglise a été relevée, laquelle auparavant était abattue, et en laquelle il n'y avait que des ruines, et si hideuses que c'était pour épouvanter tout le monde. Voilà donc ce que nous avons à retenir.

Mais il nous faut aussi noter ce qu'elle ajoute : *Que Dieu a eu souvenance de sa miséricorde, selon qu'il en avait parlé aux pères anciens, à Abraham et à sa postérité à jamais.*

Or là, la Vierge exprime encore mieux ce que nous avons touché, à savoir que Dieu a proposé comme un miroir auquel on contemplât sa bonté mieux qu'on n'eût pu faire si ce peuple eût été entretenu en prospérité, qu'il eût fleuri en richesses et honneurs. Il est certain qu'alors la miséricorde de Dieu eût été obscurcie, comme nous avons dit que les hommes font des bandeaux des bienfaits de Dieu pour s'aveugler, afin de ne point connaître celui qui en est l'auteur. C'est une chose prodigieuse — mais les exemples en sont par trop communs

<sup>9</sup> Romains 4 : 17.

<sup>10</sup> Josué 24 : 2.



— que, quelque bien que Dieu nous fasse, au lieu d'être attirés à lui, cela nous aveuglera, et nous deviendrons comme des bêtes brutes.

Or donc, la vierge Marie montre ici que Dieu a recueilli son peuple qui était abattu, et qui était en une confusion extrême, et cela *afin d'avoir souvenance de sa miséricorde*. Or quand il est dit que Dieu a eu *souvenance*, ce n'est pas qu'il mette rien en oubli, ni qu'une pensée pousse l'autre, comme il nous adviendra. Car nous ne sommes point capables de comprendre tout d'un coup, et quand nous appliquerons nos sens à une chose, les autres qui viendront après nous détourneront en sorte qu'il ne nous souviendra plus de ce que nous avons considéré auparavant. Mais il n'en est pas ainsi de Dieu, car tout lui est présent et il ne laisse rien derrière. Mais nous avons déjà montré que son peuple, en apparence, avait été comme mis en oubli, et l'Ecriture use d'un tel langage, mais en se conformant à notre infirmité. Car il nous semble que Dieu ne pense plus à nous quand il use d'une rigueur telle que nous pensons qu'il a détourné de nous sa miséricorde afin que nos cœurs n'y parviennent point. Ainsi donc il est dit que Dieu *s'est souvenu de sa miséricorde* quand il a montré par effet que ce n'était pas en vain qu'il avait adopté Abraham avec toute sa lignée, qu'il s'était montré Père envers lui, bien qu'il ne valût pas mieux que les autres. Voici donc comment Dieu se souvient, à savoir quand il nous fait sentir sa miséricorde par expérience et qu'il ne nous a point oubliés. Car nous pensons, quand nous aurons languì quelque temps en nos tristesses et angoisses, que Dieu soit éloigné de nous ; nous sommes là comme au bout de notre sens, ainsi qu'on dit. Et où est Dieu ? Nous sommes là comme éblouis ! Or si notre Seigneur montre après sa main, et qu'il nous fasse sentir sa vertu, en cela il montre qu'il a eu souvenance de nous. Et pourquoi ? D'autant qu'il est pitoyable : car il nous faut toujours revenir à cette fontaine-là, afin que lui seul soit glorifié. Et la Vierge, en parlant ainsi, montre, quand Dieu nous a appelés pour être de sa maison et de son Eglise, que le fondement de notre salut n'a été qu'en sa pure bonté ; et quand il continue et persévère, qu'il nous augmente de plus en plus ses grâces, c'est qu'il y a toujours un fil continuél de sa miséricorde, de sorte qu'il ne faut point que les hommes prétendent s'avancer jusque-là, ni s'attribuer rien qui leur soit propre.

Mais aussi nous devons bien peser ce qu'elle ajoute : *que c'est selon qu'il en avait parlé aux pères anciens, à Abraham et à sa postérité*. Car c'est pour montrer, bien que Dieu soit bon en général envers toutes les créatures, et que sa miséricorde parvienne, comme il est dit au Psaume, jusqu'aux bêtes brutes<sup>11</sup>, toutefois il se montre bon envers ceux qui espèrent en lui. Or cette espérance ne peut point procéder de notre cerveau, ni de toutes nos imaginations. Et ce serait

<sup>11</sup> Psaume 104 : 10-12 ; 25-30.

une témérité folle quand nous voudrions dire : Dieu me fera du bien, car je le guide. Mais il nous faut avoir sa Parole qui est certaine, et qu'elle ait son autorité envers nous. La Vierge donc nous ramène ici à la promesse qui avait été donnée à Abraham, afin que nous puissions espérer en Dieu, et que nous puissions l'invoquer avec certitude, lui rendre la louange qu'il mérite de tous les biens qu'il nous a faits, et que nous attendons encore de lui. Ainsi, que nous soyons appuyés sur la vérité de ses promesses. Bref, que nous ayons le témoignage de sa bonne volonté, comme il est contenu en la Loi et aux Prophètes, et qu'il nous a déclaré plus amplement en l'Evangile.

Voilà donc comme nous avons à pratiquer cette doctrine : c'est qu'en sentant que Dieu s'est montré Père si humain et bénin envers nous, que nous venions nous adresser à sa Parole. Car autrement il est certain que tous les bienfaits que nous recevons de lui n'auront goût ni saveur ; comme nous le verrons, les incrédules recevront assez de lui, cependant ils n'en peuvent faire leur profit. Le sel donc, qui nous confirmera <sup>12</sup> bien toutes les grâces de Dieu, c'est sa Parole, quand nous la recevrons par la foi. Et il ne nous faut point douter que Dieu ne nous soit Père, puisqu'il nous reçoit pour ses enfants, et que, s'il nous nourrit en ce monde, c'est pour nous conduire à l'héritage céleste. Que les bienfaits corporels nous mènent donc plus loin, c'est à savoir à ce qui est permanent, et à cette félicité immortelle que Dieu nous a promise, et qui nous a été acquise par notre Seigneur Jésus-Christ.

Et ainsi que nous ne parlions point en général et en confus, pour confesser que Dieu est bon, comme chacun le dira ; mais que nous disions : Dieu est bon, et même il se montrera tel envers nous, d'autant que nous avons notre confiance arrêtée en lui. Et comment ? Ce n'est pas que nous ayons forgé en notre tête ce que bon nous semble : mais c'est que nous avons la promesse, et que nous savons qu'il est fidèle, et que notre espérance ne sera point confuse. Voilà donc comme il ne nous faut point cheminer en notre opinion, mais qu'il nous faut avoir notre adresse à la Parole de Dieu, et qu'étant réglés selon elle nous ne doutions point que, si Dieu s'est une fois approché de nous, jamais il ne s'en éloignera, moyennant que nous suivions le chemin qu'il nous montre. Et que, connaissant notre faiblesse, nous le priions qu'il nous fortifie, et que toujours il nous fasse la grâce de persévérer, et qu'il nous donne la vertu de surmonter toutes les tentations et tous les scandales de ce monde, avec tous les empêchements que le diable nous mettra en avant, en sorte que, quand notre foi sera arrêtée en lui, et au témoignage qu'il nous a donné de sa bonne volonté, elle soit victorieuse par-dessus tous les assauts que le diable et le monde nous pourront donner.

<sup>12</sup> Du verbe *confire*.

# LA REVUE RÉFORMÉE

## Abonnements, envois de fonds et dons

Les abonnements de **solidarité** permettent d'assurer le service de la Revue :

- a) à **prix réduit**, aux pasteurs (ou assimilés) et aux étudiants ;
- b) **gratuitement**, aux bibliothèques d'hôpitaux, de sanas, de prisons, etc... ;
- c) aux bibliothèques d'étudiants et de diverses Facultés, afin d'y faire connaître nos publications et en vue d'une raisonnable propagande.

Pour soutenir notre œuvre et faciliter nos publications, des **dons** peuvent être adressés soit par des coreligionnaires français qui désirent s'associer à notre travail, soit par des protestants étrangers qui, sans vouloir s'abonner à la *Revue Réformée*, sont cependant heureux de participer à notre effort.

**FRANCE** : M. Jean MARCEL, 23, rue de Tourville, Saint-Germain-en-Laye (S.-et-O.).  
Compte postal : Paris 7284.62.

Abonnement : 750 francs. Abonnement de solidarité : 1.200 francs ou plus.

Pasteurs et assimilés, étudiants : prix réduit, 540 francs.

**ALLEMAGNE** : Pastor Wilhelm LANGENOHL, Rheydt, Kirchstrasse 1. Konto Nr. 4854. Stadt. Sparkasse, Rheydt. Postcheckamt : Köln 7275.

Abonnement : D.M. 10 ; Etudiants : D.M. 7.

**BELGIQUE** : Les Semailles, Centrale du Livre : 7, rue d'Ecosse, Bruxelles. Compte postal : 703.49.

Abonnement : 110 francs belges. Abonnement de solidarité : 150 francs belges ou plus.

Pasteurs et étudiants : 90 francs belges.

**ETATS-UNIS, CANADA** : STECHERT-HAFNER Inc., 31 East 10th Street, New-York 3, N.Y. (U.S.A.).

Abonnement : \$ 2,50. Abonnement de solidarité : \$ 5 ou plus.

**GRANDE-BRETAGNE** : Church Book Room Press Ltd, 7 Wine Office Court, Fleet Street, London, E.C. 4. — Cheques and Postal Orders should be made payable to Church Book Room Press, Ltd, and crossed « Williams Deacon's Bank ».

Abonnement : sh. 17.

**ITALIE** : Pasteur Ermanno ROSTAN, Via dei Mille, 1, Pinerolo (Torino).

Abonnement : lires 1.200.

Pasteurs et assimilés, étudiants : lires : 750.

**PAYS-BAS** : M. Th. J. BARENTSEN, Archimedesstraat, 70, 's-Gravenhage. Postrekening Nr. 384573. Telefoon : 335703.

Abonnement : Fl. 9. Abonnement de solidarité : Fl. 15 ou plus.

Etudiants : prix réduit : Fl. 6.

**PORTUGAL** : Prof. M. CONCEICAO Jr., Avenida dos Combatentes, 26-1° D. Algés.

Abonnement : 60 \$ 00.

Pasteurs et assimilés, étudiants : 43 \$ 50.

**SUISSE** : M. R. BURNIER, 39, boulevard Grancy, Lausanne. Compte postal : 11.6345.

Abonnement : 10 francs suisses. Abonnement de solidarité : 15 francs suisses ou plus.

Pasteurs et assimilés, étudiants : prix réduit, 7 francs suisses.

**AUTRES PAYS** : frs f. 900

# PUBLICATIONS DISPONIBLES

## (Extraits)

### 1° A la Société Calviniste et en Librairie :

Pierre LESTRINGANT, <i>Le Ministère de l'Eglise auprès des malades</i> .....	575 fr.
Jean CALVIN, <i>Sermons sur la mort et passion du Christ</i> ....	295 »
Jean CALVIN, <i>La Nativité. I. L'annonce faite à Marie et à Joseph</i> .....	290 »
Théodore DE BÈZE, <i>La Confession de Foi du Chrétien</i> .....	650 »
Auguste LECERF, <i>La Prière</i> (Notes dogmatiques I) .....	350 »
Auguste LECERF, <i>Des moyens de la Grâce</i> (Notes dogmatiques II) .....	470 »
G. C. BERKOUWER, <i>Incertitude moderne et Foi chrétienne</i> ..	350 »
John MURRAY, <i>Le Divorce</i> .....	465 »
Pierre MARCEL, <i>Le Baptême</i> , Sacrement de l'Alliance de grâce	475 »
Pierre MARCEL, <i>L'Actualité de la Prédication</i> .....	225 »
<i>La Confession de Foi des Eglises réformées en France</i> , dite « Confession de La Rochelle » .....	150 »
<i>Sécularisation du monde moderne</i> , par H. DOOYEWEERD, R. GROB, D. M. LLOYD-JONES, Jean CADIER, André SCHLEMMER, etc... ..	500 »

### 2° A la Librairie Protestante, 140, Bd St-Germain, Paris (6°) :

Jean CALVIN, <i>Institution de la Religion chrétienne</i> (Ed. Labor et Fides) :	
Livre I, relié : 1.390 fr.	Broché ..... 920 »
Livre II, relié : 1.820 fr.	Broché ..... 1.345 »
Livre III, sous presse.	
(conditions spéciales aux souscripteurs).	

*Catholicisme et Protestantisme*, Lettre pastorale. En réimpression.

Pierre MARCEL, <i>A l'Ecole de Dieu</i> .....	300 »
Pierre MARCEL, <i>A l'Ecole de Dieu</i> .....	320 »

### 3° Aux Editions Delachaux et Niestlé, 32, rue de Grenelle, Paris (7°) :

Auguste LECERF, <i>Etudes Calvinistes</i> (recueillies et introduites par André SCHLEMMER) .....	480 »
--	-------

### 4° Aux Etudes Théologiques et Religieuses, 26, Bd Berthelot, Montpellier (Hérault) :

Jean CADIER, <i>La doctrine calviniste de la Sainte-Cène</i> .....	500 »
--	-------

Le Gérant : Pierre-Ch. MARCEL.

Cahors, Imprimerie A. Coueslant. — 90.600,

Dépôt légal N° 89.772. — 1-1957.

Achevé d'imprimer. — 25-3-57.